



5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ST ELOI ET TRAM 5 UNIVERSITÉ • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

JIM QUEEN



Film d'animation réalisé par
Marco NGUYEN et Nicolas ATHANÉ
France 2026 1h25

Avec les voix de Alex Ramires,
Jérémy Gillet, Shirley Souagnon,
Philippe Katerine, La Briochée...

Scénario de **Simon Balteaux,**
Marco Nguyen, Nicolas Athané
et **Brice Chevillard**. Produit par
le détonant studio **Bobbypills**.

« Reste toi-même, les autres sont déjà pris ». Il voue un culte à son corps, il a les biceps bombés, les abdos hyper bien dessinés, il adore le sport, il est même affiché au fronton de sa salle de muscu préférée, le Temple Gym ; il adore danser et gare à celui qui convoiterait son podium perso au PowerBoyz, boîte de nuit 100 % gay où il passe ses soirées. Il s'appelle Jim Parfait et il est « influen-

ceur ». Un cadon dans sa partie, l'icône la plus sexy et la plus suivie de la scène gay parisienne. Jim adore de toute évidence sa vie boostée aux anabolisants et aux compléments alimentaires protéinés.

Or, un matin comme les autres où il se prépare pour sa séance de sport quotidienne, Jim, effaré, voit un de ses abdos disparaître ! Puis deux, puis trois... Plop !

N°181 du 10 juin au 14 juillet 2026 • Entrée : 7€ • 1^{re} séance à 4,50€ • Abonnement : 50€ les dix places

AVANT-PREMIERE Vendredi 12 Juin à 20h en présence de **Jérémy Gillet**, qui incarne le protagoniste principal Lucien. Cette séance est en partenariat avec les associations **Fierté Montpellier Pride, Rainbow Screen, les sœurs de la Perpétuelle Indulgence du couvent d'Occ, Les Ours d'Occitanie Montpellier, Montpellier Kinksters, et Chemin des Cimes**. Quizz et surprises au rendez-vous ! Séance interdite aux moins de 12 ans.

JIM QUEEN



Plop ! Plop ! Paniqué, il court à l'hôpital – et la sentence tombe : il a choppé l'hétérosexue, la nouvelle IST qui décime les rangs homosexuels, transformant les fiers homos en vulgaires hétéros. L'hétérosexue, c'est l'avachissement programmé, le « manspreading » instinctif, le « fashion faux-pas », l'intérêt obligatoire pour le tuning, la bière et le foot... Et puis la chute libre : une obsession pour la monogamie, un désir irrépressible de reproduction et enfin une phobie de certaines zones érogènes qui... que... bon... bref : l'horreur suprême. Tous les followers de Jim se désabonnent. Tous sauf un, énamouré : Lucien, charmant jeune homme fluide qui peine à s'assumer face à une effroyable mère catho-castratrice (qui n'est autre que la terrifiante Ministre de la Santé !), l'exact opposé des fantasmes de Jim. C'est ce duo mal assorti qui part à la recherche du mystérieux Dr Ragoult et de son hypothétique remède à l'hétérosexue : la « chloroqueen »...

Voilà un film qui ne prend pas de pinçettes. Qui fonce dans le tas à tombeau ouvert, appelle un chat un chat, la prostate une zone érogène et l'Empereur breton réac des médias et du cinéma un Mogul fascistoïde – et ça fait un bien fou ! Un dessin animé (dé-)cullotté, inventif, joyeusement féroce, écrit à huit mains par un quarteron de scénaristes

sans filtres, adeptes des jeux de mots crus et nourris de solides références satiriques « bêtes et méchantes » (de Hara Kiri à Ralf König). Les plus anciens reconnaîtront là l'héritage du vétéran Picha (*Tarzoona la honte de la jungle*), les plus jeunes béeront et jubileront devant un spectacle auquel (hélas !) rien ni personne ne les a vraiment préparés (nous sommes quelques-uns à penser que *Peepoodo*, la « série éducative pour adultes » produite par le même studio Bobbypills, aurait toute sa place dans les programmes des lycées). Lucien, le newbie (débutant dans le milieu), nous guide dans la jungle des cultures et des chapelles gay qui sert de décor à une improbable relecture de conte de Grimm par un Tex Avery sous acide, avec ses héros, ses méchants, sa bonne fée drag, son Graal. Tour à tour décapant et bienveillant, *Jim Queen* balance autant sur les queerphobies de notre époque qu'il moque l'homo-normativité (culte du corps, âgisme, classisme...). Et ne prône en définitive qu'une saine attitude, quelle que soit son orientation : l'acceptation de soi. Pour Marco Nguyen, « l'humour, c'est la meilleure arme pour faire face à l'état du monde aujourd'hui. » On ne peut qu'abonder dans son sens et, le film à peine fini, on en redemande tellement on a ri et halluciné devant tant d'inventivité.



Avec Cyclable
Roulez jusqu'au bout de la nuit

Testez gratuitement nos vélos dans nos 2 magasins

Cyclable Castelnaud
3 place Charles de Gaulle
34170 Castelnaud-le-Lez
09 74 04 17 70

Cyclable centre
7 bis Quai des Tanneurs
04 67 10 07 77



CAFE ZAPATISTE

La démarche de l'association MutVitz 34, est de construire un échange avec la coopérative de producteurs zapatistes *Yachil*, située au Chiapas. Nous vous proposons de le faire ensemble en participant à l'achat collectif du café vert (bio). Le café est ensuite torréfié localement. Tout le bénéfice est intégralement reversé aux organisations zapatistes.



Pour Montpellier, le cinéma Utopia est le distributeur.

Renseignements :
mutvitz34@laposte.net

**Mettez votre PUB
Dans la Gazette**

montpellier@cinemas-utopia.org

04 67 52 32 00





THE CHRISTOPHERS

Réalisé par Steven SODERBERGH
GB / USA 2025 1h40 VOSTF
avec Michaela Coel, Ian McKellen,
Jessica Gunning, James Corden...
Scénario d'Ed Solomon

À eux seuls le charme et l'abattage impressionnants du duo d'interprètes britanniques – Ian McKellen qu'on ne présente plus et Michaela Coel qui est une véritable découverte pour qui ne l'a pas vue dans ses séries HBO ou Netflix – suffiraient à justifier la vision de ce nouveau film du très éclectique Steven Soderbergh, qui signe ici une œuvre discrète, presque intimiste. Unité de lieu, d'action – et presque de temps : le réalisateur et son scénariste Ed Solomon se sont débarrassés de toute fioriture, ont épuré le récit et la mise en scène pour se concentrer sur les personnages et leurs interprètes, avec comme objectif une forme simple en apparence – mais d'une intense richesse émotionnelle. Le résultat est un petit bijou d'écriture ciselée, précise, percutante où chaque réplique fait mouche, et où la prose virevolte comme les vers d'un grand drame élisabéthain.

Julian Sklar, ancienne figure majeure du pop art londonien célébrée dans les années 1960/1970, est devenu un vieux bonhomme excentrique et misanthrope qui, après s'être commis dans des émissions télé vulgaires de type *Nouvelle star* pour artistes plasticiens en herbe, n'a plus rien peint depuis des décennies. Il vit reclus dans sa grande maison bourgeoise de Londres, véritable capharnaüm à l'image de ce qu'a été sa vie : foutraque, fuyante, sans limite entre l'art, l'être et le paraître. L'artiste, définitivement inséparable de l'homme, n'a plus de comptes à rendre à personne, ni aux galeristes, ni aux mondains, ni aux critiques. Ses seuls contacts avec le monde sont la visite régulière d'une masseuse et, derrière son écran d'ordinateur, les dédicaces qu'il vend à des admirateurs, monnayant sa signature pour payer ses factures. Dans son atelier, les huiles, les pinceaux, les pots, l'ocre, le carmin, le cyan, les toiles vierges et les cadres en bois sont depuis longtemps oubliés dans un coin...

Mais au dernier étage de la maison bat encore timidement, sous un lit de poussière, un cœur brûlant, objet de toutes les convoitises : « The Christophers »,

une série de huit toiles inachevées. « Toutes les convoitises » ? Non. Seulement celles des deux quadragénaires mesquins qui lui font office de descendance : Barnaby et Salli, frère et sœur mi-andouilles, mi-ignares qui n'attendent qu'une chose : que le vieux qui a joué dans sa vie bien des rôles, mais pas celui du père aimant, passe l'arme à gauche pour pouvoir palper l'héritage. Et bien sûr, si les fameux « Christophers » pouvaient être achevés, ils n'en auraient que plus de valeur. Ils font alors engager Lori, restauratrice talentueuse (et donc un peu faussaire) comme « assistante » de Julian – avec comme mission secrète de finir les huit toiles. Mais le vieux a beau être malade, solitaire comme un loup et cinglant comme un crachin londonien, il n'a rien perdu ni de sa verve, ni de sa perspicacité, ni de son charme insolent de grand manipulateur.

Elle est calme, il est impétueux. Dans un huis-clos qui sent bon la térébenthine, ces deux-là que tout oppose ont un langage commun : celui de l'art. C'est cette conversation passionnante que filme Steven Soderbergh avec un plaisir évident et partagé, nous offrant le chant du cygne bouleversant d'un homme que la peinture viendra saisir une dernière fois et qui fera sienne cette pensée de Gilles Deleuze : « L'art, c'est ce qui résiste : il résiste à la mort, à la servitude, à l'infamie, à la honte ».

UNE ANNÉE ITALIENNE



(UN ANNO DI SCUOLA)

Réalisé par Laura SAMANI

Italie 2025 1h42

VOSTF (italien, suédois, anglais)
avec Stella Wendick, Giacomo Covi,
Pietro Giustolisi, Samuel Volturmo,
Magnus Krepper...

**Scénario de Laura Samani et
Elisa Dondi, d'après le roman *Un
anno di scuola* de Giani Stuparich
(non traduit en français)**

Ah la dernière année de lycée ! Le bac, la promesse d'une nouvelle vie, de nouvelles règles. L'espoir de changement. Une pointe de peur tout de même. Entrer dans l'inconnu, perdre ses repères, ses amis que l'on pense alors irremplaçables. Mitis, Antero et Pasini sont inséparables. Toujours présents les uns pour les autres, ces trois-là vont voir leurs habitudes bousculées par l'arrivée de Fredrika, tout juste débarquée de Suède, dans leur classe de lycée technique à Trieste.

Pour Fred c'est franchement compliqué et somme toute impressionnant : la voilà qui déboule dans un lycée où les seules femmes présentes sont des profs ! Pas une seule fille parmi les élèves ! Il en faut, de la confiance et du courage, pour arpenter les couloirs où fusent les réflexions salaces, les invitations dé-

placées. Même dans son vestiaire personnel, elle va apprendre à ses dépens qu'elle ne peut pas baisser la garde en prenant une douche après le sport. Mais la jeune femme ne se démonte pas : ces abrutis ont caché ses affaires ? Ce sera donc en serviette de bain qu'elle sortira du lycée. Pas rassurée certes, mais la tête haute. Plus d'une ado ne se serait pas sentie de retourner en cours après un tel épisode mais pas Fred. Il faut dire qu'elle a du caractère, du répondant et que par ailleurs elle a remarqué au moins un camarade qui semble voler au-dessus des autres : Antero. Toujours un livre à la main, jamais il n'a fait de commentaires graveleux et il lui a ouvert un passage dans la horde de mâles excités lors de sa sortie mémorable du vestiaire. C'est donc tout naturellement qu'elle va se tourner vers lui pour qu'ils s'entraident à étudier. Eux qui sont les deux premiers de la classe vont ainsi se trouver tout un tas de points communs. Et c'est donc assez naturellement que Fred va entrer dans le trio jusque-là inséparable qu'il forme avec Mitis et Pasini. Mais c'est bien connu, le moindre changement amène bien souvent un déséquilibre, surtout quand ledit changement prend le visage d'une fille, rapidement au centre de l'attention...

Adaptant le roman de Giani Stuparich *Un anno di scuola*, paru en 1929, la réali-

satrice Laura Samani en transpose l'action en 2007, l'année où elle-même a passé le bac, et où elle a découvert ce livre qui lui a semblé alors très proche de sa vie. Pour elle, le roman évoque des dynamiques de groupe et d'éveil au monde par le biais de ce personnage féminin qui devient l'unique femme dans un univers d'hommes et dont la présence va déplacer les équilibres qui existaient jusque-là. *Une année italienne* n'est pas seulement une chronique adolescente, il montre la pression exercée par un groupe, le risque de devoir renoncer à une part de sa personnalité pour se conformer aux autres et s'intégrer. Mais Laura Samani expose aussi clairement le mécanisme bien connu du désir masculin qui se transforme facilement en responsabilité féminine... L'amitié reste tout de même belle, les personnages sont attachants et notre quatuor va expérimenter les grandes questions rattachées à l'adolescence. Cette année du bac, c'est certain, restera marquée dans leur mémoire tant elle sera jalonnée de nouveaux sentiments, de doutes partagés et d'expériences nouvelles.

Les quatre jeunes acteurs sont tous novices, apportant une vraie fraîcheur, un vrai naturel à cette histoire d'amitié, et donnent envie, malgré toutes les embûches, de courir avec eux, libres, dans les rues de Trieste.



LA CHALEUR

Écrit et réalisé par
Stéphane DEMOUSTIER

France 2026 1h32

avec Hadrien Hussein, Tristan Richard,
Martina La Manna, Noé Houssard...

D'après le roman de Victor Jestin

(Ed. Flammarion – Poche : J'ai lu)

La chaleur est bien là, au cœur de l'été landais. Le long d'une de ces immenses plages bordées de pins, dans un de ces campings familiaux géants généreusement équipés de piscines à toboggan – malgré la proximité de l'océan. Tout est conçu pour que les vacanciers sortent le moins possible de cet univers concentrationnaire à eux dédié : restaurants, supérette et boîte de nuit permettent d'y vivre en quasi autarcie. Un ersatz consumériste et accessible de Paradis terrestre, idéal pour des familles qui ne veulent pas trop se poser des questions, privilégient le farniente et ne rêvent pas de vacances estivales aventureuses. Un Paradis de premier ordre pour les ados qui, du matin (disons de l'extrême-fin de la matinée, ça reste des ados) jusque tard dans la nuit, se retrouvent en bandes pour se baigner, chahuter, draguer et enchaîner les fêtes nocturnes – souvent très alcoolisées. Marouane, dix-sept ans, fait partie d'une

de ces tribus. À ceci près qu'il est le timide de l'équipe. Renfermé, taciturne, pas vraiment adepte de la bronzette et des chahuts aquatiques : c'est celui qui reste à l'écart de la mêlée et des stupides concours de « binge drinking » (qui consistent à s'alcooliser le plus rapidement possible). Peu conscient des effets de son charme sur les demoiselles, en particulier sur Giulia, la jeune et belle Italienne qui le dévore des yeux, Marouane traîne avec Noé – un brave garçon un peu rond, qui n'a qu'une obsession (assez drôlatique) : « conclure » façon Jean-Claude Dusse, via des aplis de rencontre.

Mais le revers de la médaille, pour le second couteau un peu effacé d'une bande d'ados, c'est le harcèlement. C'est ce qui arrive à Marouane quand, rentrant tranquillement dans la nuit à sa tente, il se fait chahuter par Oscar, un garçon bien plus « populaire » qui lui pique sa pochette. Mots blessants, fuite, bagarre, bousculade... Oscar bascule d'une rambarde et fait une chute mortelle. Et Marouane, sans réfléchir, fait le mauvais choix : il enterre à la va-vite le corps sur la plage et se débarrasse du téléphone de la victime. Faisant basculer la douce chronique adolescente

estivale du côté d'un film à suspense naturaliste, sec, lancinant, autour de la possible découverte du disparu.

Stéphane Demoustier a décidément un talent éclectique : après deux thrillers moraux très réussis (*La Fille au bracelet* et *Borgo*), suivis d'un ample et passionnant récit mettant en scène l'architecte adoué par Mitterrand pour faire entrer Paris dans le XXI^e siècle (*L'Inconnu de la Grande Arche*), il revient avec *La Chaleur*, « film noir baigné de soleil » à la mise en scène volontairement simple, discrète, dépouillée, au service d'une intrigue qui est avant tout prétexte à portraiturer le côté obscur, mal-aimable de l'adolescence. Stéphane Demoustier décrit formidablement l'importance de la bande, la réputation, la hiérarchie, les caractères, l'omniprésence du désir et des premiers émois sensuels. Mais aussi les failles secrètes et, au-delà des airs bravaches, les blessures intimes et le poids des déceptions amoureuses. Il filme magnifiquement le décor, a priori synonyme de bonheur et d'insouciance, de sa tragédie en un acte, et parvient à rendre subrepticement angoissants ce camping et cette plage, avec son bunker renversé, ses baignes qui piègent les baigneurs, témoins d'un drame que tout le monde ignore. Tout le monde, sauf Marouane – à qui le jeune Hadrien Hussein, révélation du film, prête son impénétrable charme solaire et son mutisme inquiétant.



COCOTTE

Réalisé par György PÁLFI

Grèce 2025 1h36 VOSTF

avec, outre (les) Cocotte(s), Maria Diakopanayotou, Argyris Pandazaras, Yannis Kokiasmenos...

Scénario de György Pálfi et Zsófia Ruttkay

Que reste-t-il du monde lorsqu'on en retire toute perspective humaine ? Vaste question, à laquelle *Cocotte* se propose de répondre en adoptant un point de vue inattendu mais imparable : celui d'une poule ! Les spectateurs ayant déjà eu affaire au György Pálfi (*Hic* en 2002, *Taxidermie* en 2006) savent que le plus iconoclaste des cinéastes hongrois adore aller sur les doubles défis de récits et formes inhabituels, entremêlés à des questionnements benoîtement philosophiques. Ils ne s'étonneront d'ailleurs pas d'apprendre que le contexte politique en Hongrie, jusqu'à très récemment, ne permettait plus à cet énergumène de produire chez lui son cinéma si singulier et si peu compatible avec la vision d'un Viktor Orbán. D'où le dépaysement de ce film vers la Grèce – qui, incidemment, apporte une touche mythologique bienvenue à l'incroyable et trépidante odyssée de son héroïque gallinacée.

Dès les premières images, le réalisateur installe son dispositif singulier : au sein d'un élevage industriel, un œuf éclot et, immédiatement, la caméra épouse la perception de la drôle d'héroïne à plumes qui s'en extrait. Le parcours de cette poule, rejetée dès sa naissance dans un système mécanisé impitoyable, n'a rien d'héroïque au sens traditionnel. Mais, de pas de côté en chute malencontreuse, tombant tel un Ulysse emplumé de Charybde en Scylla, notre Cocotte s'engage sans l'avoir prémédité dans une errance instinctive, une lutte silencieuse et de tous les instants pour sa survie dans un environnement indifférent, voire hostile. D'abord proie parmi les proies, fuyant les rapaces puis le renard, la poule se mue peu à peu en témoin. L'entrée dans une taverne délabrée – mais habitée – avec vue sur la Méditerranée marque un tournant : le regard animal se fait miroir trouble, déformant, grossissant de l'âme humaine et de ses sinistres arrangements. Par le biais de ce regard curieux et innocent, Pálfi décortique le monde qui nous entoure en proposant d'apprendre à regarder autrement...

Séance unique **mercredi 17 juin à 20h**, présentée par des membres de la **Ligue des Droits de l'Homme**, et suivie d'une discussion.

THE MAD DOG OF EUROPE

de Rubika SHAH

Allemagne / France 2024 1h23 VOSTF

Avec Ben Mankiewicz, Nick Davis

Jean Lafaurie, ancien résistant déporté à Dachau, disait : « L'extrême droite attend la disparition des derniers témoins comme moi pour réécrire l'histoire. » Phrase éclairée et pleine de sens, dont on aimerait ardemment réécrire l'état de fait ; nous en sommes pourtant bien là, en bout de course d'une fascination sociétale qui fait le jeu des élites dirigeantes depuis plusieurs années.

Dans cette équation politique qui fait bien peu cas de ceux qu'elle met en danger, le cinéma peut sembler anodin. Les films ne changent pas le monde, dit-on. Certes. Mais ils peuvent nous rappeler avec force que tout est ancré quelque part, là-bas, au cœur d'un passé loin d'être révolu.

Il n'y a que peu de hasard dans la production d'un documentaire comme *The Mad Dog of Europe* en 2026. L'histoire relativement méconnue du scénariste de *Citizen Kane* est pourtant un exemple type de la manière dont l'art, ici le médium cinématographique, peut se faire le vecteur de son temps. En 1932, Herman J. Mankiewicz prédisait les véritables intentions d'Hitler une fois monté au pouvoir. Désireux de partager sa vision aussi cauchemardesque que prémonitoire, « Mank » écrit *The Mad Dog of Europe*, pamphlet sur une Allemagne en pleine ascension vers le destin que nous lui connaissons. Le film ne verra jamais le jour, par contre, le documentaire de Rubika Shah, oui. Retraçant le parcours de ce film sacrifié sur l'autel du capitalisme par quelques producteurs hollywoodiens reconnus, sa réalisatrice entend souligner combien les procédés qui ont conduit à son annulation sont le reflet de ce qu'il entendait dénoncer, et fait de son documentaire un miroir tendu vers le présent. À l'heure où certains chefs d'entreprise entendent faire prendre à la culture une direction où la liberté d'expression peut à tout moment subir un boycott, il est nécessaire de résister ! (merci à Theo Karbowski *Le bleu du miroir.fr*)





L'ÉTRANGÈRE

Réalisé par **Gaya JJI**

France 2026 1h41

avec Zar Amir Ebrahimi, Alexis Manenti, Amr Waked, Megan Northam...

Scénario de **Gaya Jiji, Sarah Angelini, Agnès Feuvre et Mehdi Ben Attia**

Si on avait assez de corde, on se ferait un plaisir – et un devoir – d'attacher solidement à un fauteuil de cinéma devant L'Étrangère tout ce que le petit monde médiatico-politique hexagonal compte de nationalistes braillards, tous ces infatigables éditorialistes, essayistes, débatteurs de plateaux télé, pourfendeurs du fameux eldorado social français supposé agir comme un irrésistible appau pour les hordes de populations candidates à une « immigration de confort », alléchées par « notre » système de soins, « nos » allocs, « nos » logements sociaux, et qui menacent de déferler sur nos villes et nos campagnes pour « grand remplacer » la société française. Oui, « immigration de confort », on

a lu ça, on a entendu ça. Les crapules !

Même chez Selma, le discours discriminant, culpabilisant, a infusé. Selma qui, craignant pour sa vie, a confié son fils à ses parents avant de fuir la Syrie, à pied, a franchi mille obstacles, risqué la mort pour atteindre enfin Bordeaux ; Selma qui, « en situation irrégulière », survit quotidiennement en cumulant « au noir » les petits boulots : la plonge, le ménage de nuit... et gardera à vie la peur panique des aboiements des bergers allemands ; Selma qui se méfie de tout, de toutes et de tous, et qui pourtant s'efforce de donner un peu, pas trop, de sa confiance, sinon elle sait qu'elle est fichue ; Selma qui s'accroche comme à une bouée de sauvetage à son téléphone, ultime lien, fragile, avec son fils qu'elle espère pouvoir faire venir avec elle en France...

L'essentiel du film, tendu comme un arc, de Gaya Jiji, nous attache aux pas et,

par fragments, à l'histoire de Selma. Sur les quais de la Garonne, dans le dédale des rues bordelaises, dans la cuisine d'un bistrot ou chez le couple de compatriotes qui l'héberge, la réalisatrice nous imprègne, sans pathos, du regard de la jeune femme. Selma, l'ancienne prof de français en Syrie, l'exilée revenue de tout qui s'efforce de se construire une façade indestructible. Selma qui, parce qu'elle l'a aperçu à la terrasse du bistrot, prenant soin d'un enfant avec une tendresse non-feinte, risque le tout pour le tout en mettant son destin de demandeuse d'asile entre les mains d'un avocat, Maître Jérôme Delauney. Il est avocat d'affaire, incompetent en matière de droits des étrangers, mais il se prend d'affection pour Selma, et décide de l'aider dans ses démarches administratives kafkaïennes. Incidemment, Selma se trouve regardée comme une femme – et plus seulement comme une migrante ou comme une proie. Sous le regard bienveillant, tendre, de Jérôme, elle peut commencer à se reconstruire. On n'en dira pas plus. Fragile, délicat, puissant, porté par une actrice (Zar Amir Ebrahimi) extraordinaire, le film avance comme dans la vie – sur un fil inconfortable, mais porté par une douce humanité.



Séance unique **mardi 23 juin à 20h**, suivie d'une discussion en présence de la réalisatrice, **Annick Redolfi** et de membres du collectif **Anti-CRA** de Montpellier

DEVANT CONTRECHAMP DE LA RÉTENTION

Film documentaire réalisé par **Annick REDOLFI**
France 2025 1h18

Pauline, Norah, Kristina... attendent pendant des heures, assises sous une cabane perdue au fond du bois de Vincennes, DEVANT le Centre de rétention administrative (CRA) de Paris : toutes sont venues voir leur proche enfermé. Des vies suspendues à l'attente de leur expulsion ou de leur libération. Sur cette scène, ces femmes se racontent, échangent entre elles, partagent avec les nouveaux visiteurs leur expérience, leur révolte, leurs rêves. Elles sont le miroir de la rétention, son contrechamp.

« N'ayant pas obtenu l'autorisation de filmer dans le centre de rétention, j'ai cherché la forme que pourrait prendre ce film. C'est en passant de nombreuses heures d'attente à discuter avec les autres visiteuses et visiteurs que le dispositif filmique s'est imposé. L'accueil des visiteuses, je peux le filmer. Même si les policiers de garde veillent à ce que la caméra ne soit jamais tournée vers le centre de rétention. Ce qui m'est apparu d'abord comme une contrainte est devenu la force du film. En observant la rétention en plans serrés, j'englobe le lieu d'enfermement et tous ceux qui sont pris dans son champ de gravité : les visiteurs des retenus et au-delà, la société française dans son ensemble. L'accueil des visiteurs est un lieu frontière, entre intérieur et extérieur. C'est là que se joue tous les jours le même théâtre de l'absurde : celui de l'enfermement de personnes étrangères qui n'ont commis ni crime ni délit, mais qui « n'ont pas de papiers ». Dans cet espace, nos personnages... sont nos fenêtres sur l'intérieur interdit, l'incarnation de l'extérieur invisible, les passeurs du vécu d'un enfermement qui est aussi le leur car il s'inscrit dans leur histoire intime. Ils sont des révélateurs, montrant comment notre société assigne l'Étranger au rôle d'indésirable... » Annick Redolfi

Le collectif Anti-CRA Montpellier a été créé il y a 1 an et demi, à la suite de l'annonce de la construction d'un Centre de Rétention Administratif (CRA) de 140 places à Béziers, autrement dit une prison pour les personnes sans les « bons » papiers. Il organise, avec le collectif de Béziers, des événements destinés à la mobilisation contre la construction de ce centre. Un CRA existe déjà à Sète où le collectif Visites citoyennes se mobilise en soutien aux prisonnières. Plus largement l'objectif du collectif Anti-CRA de Montpellier est de faire exister la question de l'enfermement à Montpellier, dans un contexte d'augmentation constante de la répression sécuritaire. Se définissant comme un collectif anti-carcéral et révolutionnaire contre les frontières, le collectif est contre toute forme d'enfermement, et pour la libre circulation de toutes.

Séance unique **mercredi 10 juin à 20h** en présence de **Gaël Kamilindi**, réalisateur, **Yvonne Foucaud** de l'association **Communauté Rwandaise de France**, et **Rose Mary Muta** de l'**Alliance Montpellier-Kigali** :
Les Euphrasiennes

DIDY

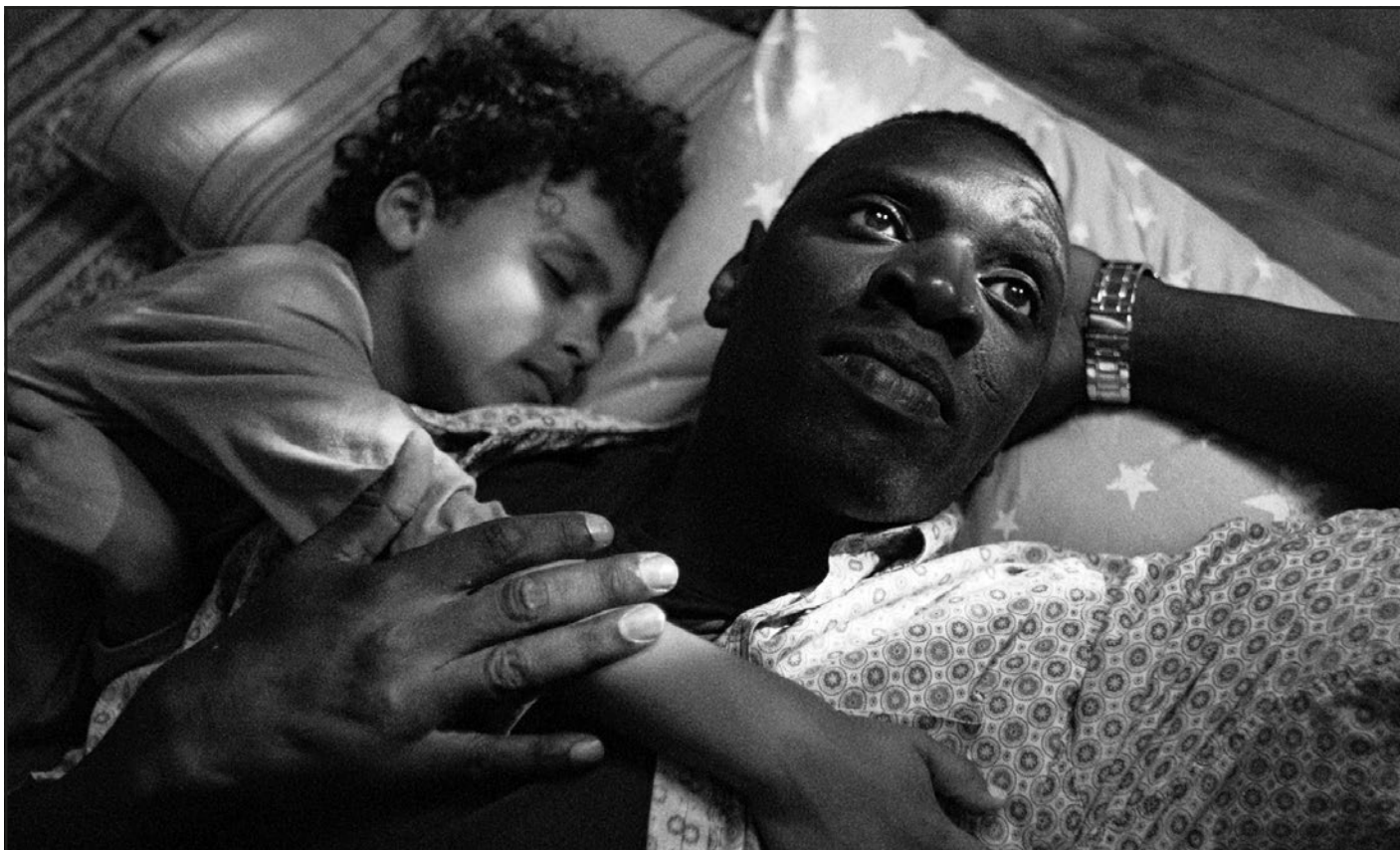
Film documentaire de **Gaël KAMILINDI**
et **François-Xavier DESTORS**
Suisse / France / Rwanda 2024 1h25

Gaël n'avait que cinq ans lorsque sa mère, Didy, est morte. Les souvenirs de sa présence se sont depuis perdus dans la fureur des guerres civiles, du génocide et du sida qui ont ravagé le Burundi puis le Rwanda et qui ont précipité son exil vers la Suisse. En revenant au Rwanda 30 ans plus tard, il se risque à rouvrir les pages de son histoire familiale en partant à la rencontre de celles et ceux qui ont connu sa mère. À travers sa mémoire, c'est le portrait de toute une génération de femmes rwandaises qui se dévoile.

Quiconque s'intéressant un tant soit peu aux actualités internationales au début des années 90 se souvient forcément d'avoir entendu parler du Rwanda et du Burundi, des Hutus et des Tutsis, des massacres qui ont eu lieu à cette époque dans cette région de l'Afrique centrale. Beaucoup plus rares, par contre, sont celles et ceux qui pourraient se montrer capables de donner des détails pertinents sur ces événements vieux de trente ans. Pour Gaël Kamilindi, ce sont des détails très particuliers car très personnels qui viennent nourrir son film, et lui donne une sorte de douceur poétique traversant malgré la gravité des événements traversés.

Le documentaire, co-réalisé avec François-Xavier Destors, (dont nous avons tout récemment programmé *Le Sang et la Boue* sur la situation dramatique des habitants de l'est du Congo, pris dans la fureur capitaliste du coltan, minéral indispensable à nos portables) nous conduit aux origines de cette mère disparue trop tôt, parcourant ainsi trente ans d'Histoire, en compagnie de la magnifique comédienne Kayije Kagamé (découverte dans *Saint-Omer*, de Alice Diop) pour aborder avec beaucoup de délicatesse les questions de l'exil, du déracinement, de la filiation, et de la transmission...





LE PASSAGE

Écrit et réalisé par Brandt ANDERSEN

Jordanie / USA 2026 1h47

VOSTF (anglais, arabe, grec)

avec Angeliki Papoulia, Yasmine Al Massri, Constantine Markoulakis, Ayman Samman, Massa Daoud, Omar Sy...

« Imaginez le spectacle de ces misérables étrangers, leurs bébés sur le dos, avec leur maigre baluchon. Marchant péniblement vers les ports et les côtes pour embarquer, tandis que vous êtes repus comme des rois... Tel est le triste sort des étrangers, telle est votre incommensurable inhumanité. » (William Shakespeare, début du XVII^e siècle)

Amira est radiologue en pédiatrie dans un hôpital d'Alep, régulièrement frappé par les bombardements. Voilà maintenant trois ans que l'ancienne capitale économique de la Syrie est le théâtre de la guerre civile, divisée entre sa partie ouest, tenue par le régime de Bachar-EI-Assad, et sa partie est, contrôlée par l'opposition. À l'hôpital, au milieu des explosions, Amira ne regarde pas si elle soigne des rebelles ou des partisans du régime, elle fait son travail. Au sortir de 72 heures de garde épuisante, elle retrouve Rasha, sa fille venue lui rappeler que nous sommes le 24 avril 2015 et c'est son anniversaire ! Un anniversaire

qu'elles vont fêter en famille, autour d'un chaleureux repas, comme une parenthèse de douceur dans cette guerre terrible. Quand soudain : un avion, une bombe... et plus rien. Tout ce qui existait l'instant d'avant n'est plus. Et cet instant devient le point de bascule, l'élément déclencheur de toute une série d'événements liés les uns aux autres.

Pendant que nos deux héroïnes rescapées, cachées dans le coffre d'une voiture, tentent de sortir du pays, un nouveau chapitre s'ouvre sur la vie d'un soldat dans la même ville, quelques heures plus tôt. Mustafa est un militaire au service du pouvoir. Pourtant, témoin de la prise en main de son régiment par un général sanguinaire, sa ferveur et son engagement déclinent, d'autant plus lorsqu'il apprend par hasard que son père, opposant au régime, est sur la liste noire dudit général...

Le film de Brandt Anderson est conçu comme la métaphore géopolitique de l'effet domino, de la réaction en chaîne... Les personnages se croisent sans se connaître, avant même que leurs histoires se retrouvent enchevêtrées. Chapitré en 5 parties portant chacune le nom du personnage qui en tient le premier rôle, le film nous fait voyager de la Syrie à la Turquie, puis de la Turquie à la Grèce et retour au point de départ. Ces

cinq parties constituent cinq perspectives dans les étapes de l'immigration, cinq regards différents sur le véritable sujet du film : les réfugiés.

Ainsi, commencer par une citation vieille de 400 ans qui n'a pas pris une ride signifie à quel point le problème existe depuis des lustres. Pour une grande partie de l'histoire humaine, les gens se sont déplacés dans le monde entier à la recherche de nouvelles opportunités, de ressources, de liberté. Mais au cours des derniers siècles, les gouvernements sont intervenus pour limiter ce mouvement. Les nouvelles sur l'immigration ne sont jamais loin des gros titres, et *Le Passage* – le titre original est bien plus parlant : *I was a stranger* – porte un regard passionnant sur la lutte des familles qui cherchent à survivre, peu importe le coût.

Sur le chemin du docteur Amira Homsî et du soldat Mustafa en proie au doute, nous croiserons aussi l'impitoyable passeur parfaitement incarné par un Omar Sy complètement à contre-courant de ses rôles habituels, le Poète Fathi qui tente par tous les moyens de préserver sa famille, ou encore Stavros, le capitaine grec confronté tous les soirs à la détresse de ces hommes, femmes et enfants qui mettent leur vie en danger pour une lueur d'espoir qui se paie souvent au prix fort.

Grand Prix du public au Festival de Deauville, *Le Passage* est une forte incursion dans la crise mondiale des réfugiés, avec les codes du thriller, un rythme haletant, des personnages complexes et une perspective profondément humaniste.

PALESTINE : FILMER, RÉSISTER !



Séance unique **mardi 30 Juin à 20h**, suivie d'une discussion avec le réalisateur et journaliste à **Blast Yanis Mhamdi**. En partenariat avec l'**AFPS34, Gaza Urgence Déplacé-e-s** et le collectif **Tsedek !**

ALICE AU PAYS DES COLONS

Film documentaire de **Yanis Mhamdi** avec Alice Kisiya, Alaa Nasr
France 2026 1h51 **VOST**

Après ses nombreux reportages pour le média Blast et son périple sur le *Madleen*, le bateau de la Flotille de la Liberté qui a tenté de briser le blocus illégal sur la bande de Gaza après s'être fait arrêter illégalement en eaux internationales par l'armée israélienne, Yanis Mhamdi, réalisateur de ce premier film de cinéma produit par Blast, est parti en Cisjordanie à la rencontre de Alice Kisiya et Alaa Nasr. Deux personnages et deux trajectoires qui ne se rencontrent jamais mais qui se font écho. Alice, 30 ans, originaire de Bethléem, est une palestinienne qui a la nationalité israélienne, une double identité qui n'a en rien empêché les colons de s'emparer du terrain de sa famille avec leur maison et le restaurant de ses parents. Chaque jour elle revient sur place pour défier les colons ainsi que la police et l'armée israélienne qui les protège illégalement. Elle fait preuve d'une force et d'un courage qui semblent inébranlables face au système colonial brutal qui tente de la déposséder et de la silencer. Accompagnée de militants de tous horizons, c'est en s'appuyant sur le droit qu'elle lutte et incarne ainsi une résistance civile emblématique. Pour la famille Kisiya, ce n'est pas une première : le restaurant fut maintes fois détruit par les colons et tout autant de fois reconstruit, à l'image de la détermination et de la résilience dont fait preuve Alice. Alaa, lui, a 27 ans et vit dans un petit village de Cisjordanie, Madama, où il y bâtit sa maison et rêve d'y vivre. Rêve menacé par les colonies expansionnistes qui encerclent le village et étouffent ses habitants. Alors qu'ils subissent menaces et attaques régulières, Alaa et ses amis restent et résistent, sans jamais abandonner. Bien qu'ils soient chez eux, l'occupation israélienne atteint à leur liberté de vivre et de se déplacer : pas une fois Alaa ne peut emprunter une route sans se faire arrêter, interroger, contrôler. Un quotidien terriblement anxiogène... Et pourtant on ressent chez Alaa une paix et une certaine sagesse, et tout comme chez Alice, une résilience empreint de pacifisme.

Alice et Alaa incarnent à eux deux la force de résistance face à l'opresseur et de fait représentent l'espoir de liberté et d'émancipation du peuple palestinien.

Séance unique **jeudi 11 Juin à 20h** suivie d'une discussion avec le réalisateur **Pierre Carles**, **Mathias Reymond** président de l'association **Acrimed** (Action-Critique-Médias), et **Annie Gonzalez** productrice du film chez **C-P Productions**. En partenariat avec l'**AFPS34, Gaza Urgence Déplacé-e-s** et le collectif **Tsedek !**

L'AFFAIRE ABDALLAH

Pierre **CARLES** France 2025

Anciennement titré « Dans les oubliettes de la République : Georges Abdallah », ce film est l'aboutissement d'un travail de longue haleine (mais quel film de Pierre Carles n'est pas un projet au long cours ?), politiquement sensible (mais quel film de Pierre Carles... ?), compliqué à financer, sans soutiens institutionnels (mais quel film de Pierre... ?) dont on désespérait qu'il voie le jour. Le réalisateur, sans doute dans un accès de pessimisme, avait d'ailleurs confié au dessinateur Malo Kerfriden l'adaptation de son enquête en bande dessinée. Mais on le sait aussi : on ne déloge pas si aisément l'arapède de son rocher. Et l'histoire de Georges Abdallah – plus précisément celle du plus ancien prisonnier politique de France – ne pouvait que motiver contre vents, marées et pressions diverses le teigneux documentariste.

Car le militant communiste libanais, ex-membre des FARL (Fractions Armées Révolutionnaires Libanaises), proche du FPLP (Front Populaire de Libération de la Palestine, la composante marxiste de la résistance palestinienne), libéré à 74 ans en 2025 (et aussitôt expulsé) après 40 ans de prison était libérable depuis... 1999 ! Les médias français, prompts à s'insurger contre des atteintes aux droits de l'homme dans les geôles barbares (étrangères), sont restés ici silencieux durant 20 ans. Peut-être n'avaient-ils pas envie d'enquêter sur leur propre responsabilité dans cette « peine de mort lente ». En 1986, la quasi-totalité de la presse française a, en effet, attribué à tort à ce militant communiste une vague d'actes terroristes commis par des combattants chiites du Hezbollah... Dans cette histoire s'étirant sur près d'un demi-siècle, il est question d'ingérence d'une puissance étrangère sur la justice française, de fake news des médias hexagonaux et d'un militant anti-impérialiste fidèle à ses engagements de jeunesse. Le film documente un pan d'histoire méconnu et interroge le fonctionnement d'une « justice d'exception », selon les mots de l'avocat Jacques Gandini, membre de la Ligue des Droits de l'Homme.





SEULS LES REBELLES

Écrit et réalisé par **Danielle ARBID**
France / Liban 2025 1h45 **VOSTF**
avec Hiam Abbas, Amine Benrachid,
Shaden Fakih

Ironie du sort, *Seuls les rebelles* a été présenté en ouverture de la section Panorama de la Berlinale 2026, alors même que Wim Wenders, président très peu inspiré du jury du festival, réclamait que la manifestation – et le cinéma en général – reste apolitique ! Dans un pays où la criminalisation du soutien à la Palestine est probablement la pire en Europe ! Ironie criante parce que le très beau film de la cinéaste libanaise Danielle Arbid, interprété dans le rôle principal par la comédienne palestinienne Hiam Abbas, est éminemment politique, même s'il peut être rattaché au genre du mélodrame. Mais on sait bien, depuis Douglas Sirk et surtout Rainer Werner Fassbinder, que l'étiquette n'a rien de restrictif et qu'un mélo peut en dire beaucoup sur la lutte des classes ! On pense en particulier à *Tous les autres s'appellent Ali* : comme le chef-d'œuvre de Fassbinder, *Seuls les rebelles* est l'histoire d'un amour impossible et magnifique à travers les sentiments une résistance farouche à un ordre éta-

bli et considéré comme inéluctable. Dans *Tous les autres s'appellent Ali*, une veuve allemande sexagénaire rencontre un ouvrier marocain trentenaire. Ici Suzanne, veuve palestinienne qui vit à Beyrouth, vient au secours d'Osmane, un jeune immigré soudanais, de plus de trente ans son cadet, victime d'un tabassage dans la rue. Agression malheureusement courante dans un pays où l'hostilité aux travailleurs immigrés subsahariens est terriblement ordinaire. Suzanne soigne Osmane puis l'héberge chez elle. Une amitié naît et, peu à peu, entre ces deux êtres si loin si proches, le désir puis l'amour s'immiscent (concrétisation à l'écran dans une scène superbe de danse). Évidemment cette relation fait rapidement jaser et la conduite de Suzanne est bruyamment désapprouvée par ses collègues de travail (elle est employée dans un magasin de tissus), tranquillement racistes, qui ne voient dans ce jeune homme noir qu'un profiteur potentiel. Et elle ne sera pas davantage comprise, ni soutenue par sa fille (la géniale humoriste libanaise Shaden Fakih), preuve que les jeunes peuvent être aussi rétrogrades que leurs aînés... Danielle Arbid décrit magnifiquement la construction et la consolidation de cet

amour – grâce en particulier à la performance tout en délicatesse d'Hiam Abbas –, sans jamais en nier la complexité, ni l'ambiguïté. Chacun jugera si Suzanne ou Osmane songent ou pas à profiter des sentiments de l'autre...

En filigrane, le film raconte aussi les paradoxes de la société libanaise multiconfessionnelle, fruit des nombreuses occupations, qui est frappée d'un racisme systémique envers les nouveaux arrivants.

Seuls les rebelles devait tout naturellement être tourné à Beyrouth, tout était prêt... C'est alors que les bombardements israéliens ont frappé la ville. Brutalement, violemment, interdisant le travail d'une équipe de cinéma... Que faire ? Renoncer ? Reconstituer un fac-similé de la ville dans une ville méditerranéenne ? La créative et inventive Danielle Arbid a choisi une autre option : projeter derrière les acteurs les images de Beyrouth. C'est visuellement fascinant, intégrant en boucle par exemple des écrans de télé qui rendent compte du chaos de la région. Le dispositif est volontairement artificiel mais il rend génialement compte de ce cinéma de l'empêchement, il traduit avec une incroyable force expressive la réalité quotidienne des habitants. Il faut ici souligner le travail exceptionnel de la directrice de la photographie, la française Céline Bozon, qui crée pour nous un Beyrouth surréel, sidérant de beauté.

Horreur bolloréale (suite) et matins bruns*

Tout occupé qu'il était à s'alarmer de la paille dans l'œil du voisin yankee (la bataille que se livraient la plateforme Netflix et le studio Paramount pour le rachat de Warner), le cinéma français semblait n'avoir pas remarqué la poutre qui s'était pourtant sacrément enkystée dans le sien.

Pourtant, nos camarades libraires (et autres professionnels du livre) ont depuis un bail identifié et nommé le problème : sous l'impulsion de son propriétaire Vincent Bolloré, « la domination sans partage du groupe Hachette sur l'édition française » (tribune du 9 mai 2025 signée Thierry Discepolo sur le site du le Monde Diplomatique) – et son orientation éditoriale à marche forcée au service du « projet idéologique dont le pieux milliardaire porte fièrement les couleurs : restauration des valeurs millénaires de l'Occident chrétien et croisades sous-tendues par les fantasmes du grand remplacement » (ibid.). Les libraires s'organisent, allument des contre-feux, s'efforcent de louvoyer entre les récifs, de rester dans les eaux de l'édition indépendante (mais ce n'est visiblement pas facile-facile). Il s'est ainsi offert, via Vivendi, Havas, Prisma, Lagardère, Hachette, divers porte-voix éditoriaux : maisons d'édition (Fayard, Grasset...), titres de presse (JDD), points de vente de livres et de journaux (Relay), radio (RFM, Europe 1), chaînes de télévision (Canal+) et de désinformation en continu (Cnews)...

L'empire du papetier breton gagne petit à petit le cinéma. D'abord par le biais de Canal +, institué au terme d'un accord de diffusion particulier dans la « chronologie des médias » (la chronologie des supports de diffusion des films, qui protège l'écosystème des salles de

cinéma) comme le « premier partenaire » du cinéma français. Une obligation d'investissement dans la production de films (sélectionnés par elle) qui rend la chaîne incontournable – ce qui n'est pas sans conséquences sur l'orientation y compris idéologique de la production. Et plus récemment en entrant à hauteur de 34 % dans le capital d'UGC – et prévoyant d'en détenir 100 % d'ici 2028. UGC, mastodonte vorace qui produit, distribue et exploite ses films dans un parc de quelques 510 salles de cinéma en France, réparties sur une cinquantaine de multiplexes. UGC roi du dumping, qui imposa au forceps le concept dévastateur pour l'économie du cinéma de la « carte illimitée » que vous avez en poche.

Et nous voilà début mai 2026.

À quelques jours de l'ouverture du Festival de Cannes, la clinquante vitrine d'un cinéma mondial d'une extraordinaire diversité, une petite poignée de professionnels du cinéma de tous horizons (techniciens, producteurs, cinéastes, exploitants de salles...) publie dans *Libération* une tribune s'alarmant à juste titre de cette emprise, à quelques mois d'échéances électorales déterminantes (les présidentielles de 2027). Piqué au vif, Maxime Saada, ci-devant Directeur général de Canal+, réplique le dimanche 17 mai en annonçant qu'il souhaite que son groupe cesse illico de travailler avec les signataires de ladite tribune. Lesquels, on le rappelle, n'ont à ce stade fait état que d'inquiétudes, et à aucun moment n'ont mis en cause le travail des équipes de Studio Canal et de Canal+. Qu'à cela ne tienne : la réaction épidermique du sous-chef de l'empire Bolloré vaut confirmation instantanée de toutes les craintes. Et tandis que le nombre de signa-

taires de la tribune bondit quasi instantanément de 600 à 3000 « gaulois réfractaires » de l'audiovisuel et du cinéma (dont quelques pointures internationales solidaires, mais bizarrement peu de « stars » françaises), on observe avec intérêt la valse-hésitation des institutions et organisations professionnelles du cinéma français, qui s'efforcent de louvoyer, temporiser, appeler à la retenue, siffloter en levant les yeux au ciel. On entend les tergiversations inconfortables des cinéastes reconnus qui rechignent à ne serait-ce que mordiller la main qui les nourrit. On écoute avec ahurissement les auteurs et interprètes de tel film (magnifique) sur le martyr de Jean Moulin asséner que le combat du résistant, parangon de la lutte collective contre le fascisme, fut avant tout individuel et dépolitisé. On lit que Tel ou Tel souhaite retirer sa signature, apposée dans un moment d'égarement, « sans avoir lu le texte ». Bref : il y a du tanguage dans l'entrepont.

Soyons clairs : il n'y a pas trente-six positions à tenir.

Unis comme les trois mousquetaires des dix doigts de la main, les cinémas Utopia persistent et signent, en solidarité évidemment avec les lanceuses et lanceurs d'alerte mis au ban par Maxime Saada et sa sinistre liste noire. Mais aussi, surtout, en cohérence avec un travail de fond mené depuis toujours (50 ans !) contre tout ce que représente l'héritier des papiers OCB – qu'il s'agisse de son idéologie mortifère ou de sa position de Mogul (on rappelle qu'Utopia s'est en son temps constitué « contre la domination des trusts »). Au risque, assumé, de se voir privés d'éventuels formidables films produits et distribués par Studio Canal ou UGC. Wait & see...

Au programme du Front Rassemblement National, dont le Papi-vore** du XXI^e siècle appelle de ses vœux l'accession au pouvoir, figure en bonne place et depuis longtemps le démantèlement du CNC (plusieurs amendements ont été déposés en ce sens par les députés FN ou UDI ces derniers mois). En effet, affectant de croire que le cinéma français vit sous perfusion d'argent public et diffusant massivement ce mensonge éhonté***, les tenants de la préférence nationale et de la rémigration espèrent surtout anéantir ce qu'ils perçoivent comme des nids d'opposants politiques. Ils surfent confortablement sur le populisme de bas étage diffusé dans les foyers par la voix de Søn-Maître Cnews : bla-bla-bla petits films non-rentables, bla-bla-bla népotisme, bla-bla-bla idéologie « woke », bla-bla-bla entre-soi islamo-gauchisant... Ils font d'une pierre deux coups : non seulement la disparition du CNC privera instantanément de capacités de production un grand nombre de créateurs, toutes obédiences confondues ; mais c'est réellement tout un écosystème, garant d'une nécessaire diversité, qui sera balayé, laissant toute latitude aux groupes (parmi lesquels... UGC) pour installer sur ce champ encore un peu préservé leur domination sans partage.

Pourtant, tout cela ne sera rien ou pas grand-chose – notre combat n'est évidemment pas la préservation corporatiste d'un petit pré-carré cinéphilique. L'attaque contre le cinéma, la charge contre l'audiovisuel public, pour dévastatrices qu'elles soient, ne sont que des symptômes, à nos yeux un peu plus saillants, ayant valeur d'exemple de ce que nous promet le projet du Front Rassemblement National, adoué par Vincent Bolloré. La violence contre les populations les plus fragiles, la décomplexion de tous les racismes, de

l'antisémitisme, la destruction de la protection sociale, la ségrégation comme modèle de société, le retour des bonnes vieilles valeurs conservatrices... les exemples récents des politiques mises en œuvre avec fracas par les Trump, Bolsonaro, Meloni, Orban, Milei laissent assez peu la place au doute quant à ce que l'avenir nous réserve. Au-delà de l'empire médiatique Bolloré, qui a vocation à leur préparer le terrain, c'est bien là que se porte notre inquiétude.

« **Je préfère être un cochon décadent plutôt qu'un fasciste.** » (*Porco Rosso*, Miyazaki 1992)

Mettant nos pas dans ceux des libraires, éditeurs, écrivains, journalistes, qui ont depuis longtemps commencé à alerter sur le danger Bolloré, nous allons donc doubler d'engagement – est-ce possible ? C'est possible ! – et de pédagogie pour tenter, aux côtés de nos camarades, d'expliquer par le petit bout de notre lorgnette le pourquoi du comment du bazar fasciste qui nous pend au nez. En faisant ce que nous savons à peu près faire : écrire, programmer, débattre, écouter, éclairer, programmer à nouveau, animer, inviter, programmer encore... Au gré des sorties de films, de nos intuitions, de nos rencontres aussi avec diverses personnalités dont nous aimons partager ou prolonger la parole.

Une idée : on ouvre un concours « Zapper Bolloré » !

Pour toutes et tous, adeptes du bricolage vidéo-ludique, du détournement situationniste, de la pédagogie approximative : envoyez-nous vos « clips de campagne » (courts, de 1 à 2 mn), « suédés » à la manière de Gondry ou animés avec les moyens du bord façon Dupieux, pour nous aider à décortiquer efficacement l'idéologie bolloréenne, exposer à la lumière du jour ses

effets néfastes... rien à gagner – sinon l'immense satisfaction de participer, de faire œuvre de salubrité publique et de voir ses œuvres diffusées en avant-programme dans nos salles obscures.

Venez en parler avec les équipes d'Utopia, des militants, des acteurs et commerçants culturels de Montpellier et des environs, quand vous voulez ! On est évidemment preneurs de toutes vos bonnes idées pour avancer. On se retrouse les manches ! **Et pour un petit aperçu de l'exercice de la censure, venez voir *The Mad Dog of Europe* le 17/06 à 20h...**

Pour signer la tribune Zapper Bolloré, c'est ici :

zapponsbollore.net

Le travail d'information remarquable du collectif

Désarmer Bolloré :
desarmerbollore.net

* du titre d'une très courte et indispensable nouvelle de politique fiction de 12 pages, signée Franck Pavloff (éd. Cheyne), vendue en 1998 à plus de 2 millions d'exemplaires : « Sait-on assez où risquent de nous mener collectivement les petites lâchetés de chacun d'entre nous ? »

** surnom donné au patron de presse Robert Hersant au milieu XX^e siècle. Collabo antisémite notoire, Robert Hersant ambitionne en rachetant le Figaro dans les années 1970 de promouvoir par voie de presse une Droite conservatrice et libérale : « Certains mènent le bon combat à la tête de partis politiques, moi à la direction d'importants moyens d'information ». Toute ressemblance avec notre héros du jour n'est évidemment pas fortuite.

*** On a souvent expliqué ici le fonctionnement vertueux, souvent copié à l'étranger, de l'économie du cinéma français – qui s'auto-finance grâce à une taxe spécifique (TSA) prélevée exclusivement sur les tickets de cinéma et qui permet d'irriguer toute la filière de ses bienfaits : « l'argent du public », donc, qui n'est pas de « l'argent public ».



Séance unique **lundi 15 juin à 20h**
suivie d'un échange en présence de membres
du collectif **Democrapsy**.

AU BORD DU MONDE

Film documentaire de **Sophie MUSELLE**
et **Guérin VAN DE VORST**

Belgique 2026 1h45

Avec Mara Taquin, Sasha Deprez,
Nathalie Richard, Blanche Pembe...

Le film nous entraîne dans un épisode formateur de la vie d'Alexia, jeune stagiaire infirmière qui débarque à son corps défendant dans un service de psychiatrie, alors qu'elle rêvait plutôt des soins intensifs ou des urgences : la psychiatrie n'est pas forcément un service vers lequel on se tourne spontanément... On rencontre Alexia dans les vestiaires, pour son premier jour de stage. Elle est un peu en retard, elle est nerveuse, sur la défensive. Très vite, elle est plongée dans le bain de cette pouidière émotionnelle, très vite, elle va devoir prendre le rythme : les gardes, les staffs, la préparation des (nombreux) médicaments, la prise en charge des patients. Peut-être parce qu'elle porte en elle la même fougue, peut-être parce qu'elle dégage la même énergie ou peut-être plus simplement parce que, dans ce milieu où l'humain est au cœur de toute relation thérapeutique, il y a une affinité singulière qui l'attire, Alexia va s'attacher plus que de raison à Mila, une jeune patiente de vingt ans.

Malgré les avertissements lancés par Joëlle, l'infirmière en chef, Alexia s'affranchit des règles, et développe avec Mila une relation ambiguë mais sincère, suscitant chez la jeune patiente un attachement qui pourrait bouleverser un équilibre déjà instable. Comment créer une alliance thérapeutique sans se brûler ? Quelle est la bonne distance à garder pour être en lien sans devenir trop intime ? Quelle est la part de liberté, de créativité, d'initiative laissée aux soignants quand ils évoluent dans un système de soins en crise, grippé par le manque de moyens, les sous-effectifs et où la médication excessive est parfois l'unique réponse à des problèmes structurels ?

Parfaitement documenté, le film offre le tableau passionnant d'un système aux abois, oublié des financements et des considérations des pouvoirs publics mais qui pourtant n'est pas au bord, mais bien **DANS** notre monde !

Séance unique **jeudi 25 Juin à 20h**, en
partenariat avec les associations **Rainbow**
Screen, Le Monocle et **Brand à part**.

BOUCHRA

Film d'animation écrit et réalisé
par **Orian BARKI** et **Meriem BENNANI**
Italie Maroc USA 2025 1h23 **VOSTF**

CHÉRIES CHÉRIS 2025 - PRIX DU JURY,
COMPÉTITION LONGS MÉTRAGES

Le processus consistant à tisser une fiction à partir de la vie réelle peut être à la fois douloureux et créatif, et Bouchra, la protagoniste charismatique du film, cinéaste marocaine lesbienne installée à New York, ne connaît que trop bien ce paradoxe. Un jour, un appel de sa mère, cardiologue à Casablanca, fait ressurgir des souvenirs de sa vie passée. Neuf ans plus tôt, dans une lettre, elle annonçait son homosexualité...

Art et réalité se confondent alors, tandis que des conversations mémorisées se transforment en dialogues de film et que les souvenirs se coulent dans des storyboards. Ce qui distingue toutefois *Bouchra*, c'est le choix ingénieux de représenter tous les personnages sous la forme d'animaux anthropomorphes. Doublée par Bennani, Bouchra apparaît ainsi comme une coyote élégante vêtue de Prada. Cette approche libère le film des clichés ethnographiques et identitaires que l'on retrouve parfois dans les récits queer. Dans le même temps, l'esthétique visuelle est profondément ancrée dans une spécificité culturelle : élaborés à partir d'un mélange photoréaliste d'images réelles et d'images de synthèse en 3D, les paysages urbains de New York et de Casablanca sont d'un réalisme touchant tout en étant empreints de nostalgie.

Dans ce poignant premier long métrage qui propose une exploration intime des identités queer et des liens familiaux, même lorsque la possibilité d'une réconciliation semble hors de portée, c'est l'effort de communication, que ce soit par les mots ou par l'art, qui apporte la paix.



Le Monocle est une association lesbienne, queer et montpelliéraine. qui a pour aspiration de créer un rassemblement, d'offrir un espace où la communauté lesbienne peut monter des projets et initiatives à destination des lesbiennes.

Brand à Part est une association culturelle implantée à Montpellier qui développe depuis 14 ans des projets artistiques et pédagogiques autour du Cinéma. Son but est d'initier, d'accompagner et de pérenniser auprès d'un large public des pratiques socioculturelles régulières et diversifiées autour du cinéma comme elle le fait sur plusieurs quartiers spécifiques de la ville de Montpellier.



MASPALOMAS

Réalisé par Aitor ARREGI
et Jose Mari GOENAGA

Espagne 2025 1h55

VOSTF (langue basque)

avec Jose Ramon Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga, Zorion Egileor, Kepa Errasti...

Vicente, âgé aujourd'hui de 76 ans, a quitté sa femme et sa fille à l'âge de 50 ans. Il a passé les 25 dernières années à vivre heureux avec son partenaire, Esteban, à Maspalomas, mais leur relation vient de prendre fin, et Vicente entend bien profiter de sa nouvelle condition de célibataire et du climat chaleureux des plages en effervescence des îles Canaries pour faire des rencontres aussi brûlantes qu'éphémères. Un nouveau départ en somme, plein d'une enivrante liberté ! Hélas, tout bascule lorsqu'il est frappé d'un AVC qui le plonge dans le coma, puis le laisse hémiplégique...

Nous retrouvons notre compère ragailardi trois mois plus tard, cette fois-ci accompagné d'une fille dont nous ignorions jusqu'à présent l'existence, pour un placement dans une maison de re-

traite médicalisée, à Donostia / San Sebastian. Dans ce décor et cette ambiance grisâtres qui contrastent tellement avec la lumière chaude des séquences précédentes, notre pauvre septuagénaire décide de taire son orientation sexuelle. C'est ainsi que, presque sans s'en rendre compte, il revient là où tout a commencé, il retourne au placard, renonçant à tout ce pour quoi il a tant travaillé, reniant ce qu'il a traversé...

Magnifique film d'une grande justesse, *Maspalomas* aborde avec beaucoup de pudeur des questions rarement portées à l'écran, comme la sexualité et l'homosexualité chez les aînés, et avec elles, la prison que peut constituer l'enfermement dans le silence. Les peurs et les dilemmes auxquels est confronté cet homme complexe traversent aisément les générations. José Ramón Soroiz (Goya bien mérité du meilleur acteur) incarne magnifiquement ce Vicente, personnage tout en contraste, en constante mutation, soumis à différentes épreuves tour à tour réjouissantes, tristes, inspirantes, navrantes... Un héros pas tout à fait gentil qui transforme sa douleur en

arme contre ceux qui l'entourent, allant jusqu'à provoquer des blessures à défaut de trouver le chemin de l'acceptation, du pardon et de la paix avec soi-même.

Avec *Maspalomas*, nous retrouvons Aitor Arregi et José Mari Goenaga qui, de film en film, poursuivent leur réflexion autour de l'identité, déjà au centre du tout récent *Marco, l'énigme d'une vie*, enchevêtrée à la question du confinement imposé, prépondérante dans *Une vie secrète* (2019). Dans ce nouveau long métrage qui met la crise sanitaire du Covid au service du récit, les réalisateurs parviennent à maintenir la tension autour de leur personnage principal toujours sur le fil, entre résignation et émancipation, ce qui fait de *Maspalomas* une œuvre témoin du passé, de la répression sociale et de son empreinte parfois indélébile sur l'intimité de personnes contraintes à vivre cachées pour éviter une condamnation. Le film explore ses personnages et ses thématiques avec une honnêteté, une profondeur et une sensibilité extraordinaires, parle des lourds secrets, des peurs et autres formes d'ostracisme auxquelles peuvent conduire l'ignorance et l'intolérance, de la tendance de la société à vouloir tout étiqueter et de la communication minimale entre les gens. Un film à la fois captivant et nécessaire, surtout en ces temps de dangereux recul des droits fondamentaux !



Séance exceptionnelle **mardi 16 juin à 18h**, en partenariat avec l'association **Jazz à Junas**, et en présence de **Bernhard Pötscher**, réalisateur, **Otto Lechner** musicien, et **Anne Bennent** comédienne. La séance débutera par un ciné-concert d'un nouveau genre, *La danse des acteurs*, proposé par Otto Lechner et Arnaud Méthivier !

OTTO LECHNER DER MUSIKANT



Bernhard PÖTSCHER
Autriche 2025 1h20 **VOSTF**

Entre la récitation d'une nouvelle de Franz Kafka, accompagnée à l'accordéon, et Dark Side of the Accordion, son hommage personnel à Pink Floyd, Otto Lechner tire de son accordéon une force musicale primordiale. Le documentaire de Bernhard Pötscher, *Otto Lechner der musikant*, présente ces expériences essentielles et l'homme qui les a créées.

L'accordéon, qu'il joue avec une maîtrise inégalée, n'est en aucun cas le seul moyen d'expression musicale d'Otto Lechner. Et ce musicien chevronné ne se laisse pas enfermer dans un seul genre. Tout cela est perceptible dans le film de Pötscher : du tube de Karel Gott *Fang das Licht* (Attrape la lumière), qu'Otto Lechner chante avec sa partenaire Anne Bennent, au poème symphonique *Gracchus*, composé pour l'Année Bruckner en 2024, le film explore un large éventail de styles musicaux. On y trouve, entre autres, du jazz, des musiques du monde et des chants folkloriques autrichiens, domaines dans lesquels Otto Lechner se sent aussi à l'aise que dans la langue, qu'il exprime musicalement d'une manière unique. *Otto Lechner der musikant* le révèle tel qu'il est vraiment : en France, il parvient à une communication sonore harmonieuse avec l'accordéoniste Arnaud Méthivier. Devenu complètement aveugle à l'adolescence, Otto Lechner explore sa musique et le monde sans la vue. « Je suis privilégié car je ne peux pas voir », confie-t-il dans le film.

Une expérience cinématographique unique, mêlant images de concerts exceptionnelles, conversations intimes et l'humour irrésistible de ce génie autrichien de l'accordéon, avec la participation d'Anne Bennent, Klaus Trabitsch, Peter Rosmanith, Arnaud Méthivier, Max Nagl, Patrice Heral, Gabriel Graf, Karl Ritter et Pamela Stickney.

Séance exceptionnelle **jeudi 9 juillet à 19h**, dans le cadre du **Colloque pour l'Enseignement des Enjeux Socio-Ecologiques dans le Supérieur** (CEESES)

LE VIVANT, QUI SE DÉFEND

Film documentaire de **Vincent VERZAT**
France 2025 1h30

Depuis plus de dix ans, Vincent Verzat a filmé les mobilisations écologistes en France, donnant à voir les luttes pour le climat, la justice sociale et la protection du vivant sous un regard accessible et profondément humain. Caméra à la main, il a suivi celles et ceux qui s'opposent aux projets destructeurs et rêvent d'un autre monde. Mais au fil des années, l'intensité de cet engagement l'a mené à l'épuisement. La colère et la course contre la montre avaient pris le dessus sur l'émerveillement, sur ce lien sensible à la nature qu'il cherchait pourtant à protéger. Alors, il a décidé de ralentir, de faire un pas de côté, et de réapprendre à écouter. C'est ainsi qu'il s'est tourné vers le naturalisme : l'art du pistage, l'observation silencieuse, l'attention aux forêts, aux animaux, aux cycles des saisons. En réintégrant ces présences dans son imaginaire et son quotidien, il a retrouvé la source de son engagement. Derrière les slogans et la lutte frontale, il a renoué avec la beauté et la fragilité du vivant. De cette mue intérieure est né *Le Vivant qui se défend*, un long métrage documentaire intime et immersif. Entre combat et contemplation, colère et émerveillement, il traverse les forêts du plateau des Millevaches, les manifestations contre les mégabassines, les blaireaux menacés par l'expansion humaine, les grands cerfs du Vercors, jusqu'à la contestation de l'autoroute A69. Le film tisse un récit à hauteur d'être vivant, où militants et naturalistes, barricades et terriers, effondrement et espérance se rencontrent. Il invite à ralentir, à ressentir, à défendre non seulement par devoir mais par amour. Plus qu'un film, une invitation à inventer une lutte joyeuse et enracinée, capable d'affronter ce qui vient sans perdre le goût du merveilleux.



Le Colloque pour l'Enseignement des Enjeux Socio-Ecologiques dans le Supérieur (CEESES) se tiendra à Montpellier du 6 au 10 juillet, à la Faculté d'Education. Porté par le Groupement de Recherche Labos1point5 et l'association EESES, il a pour vocation de relever les défis (se former aux enjeux socio-écologiques, décloisonner les savoirs entre communautés disciplinaires historiquement distinctes, créer de nouvelles ressources disciplinaires et transdisciplinaires, partager les savoirs et les pratiques pédagogiques...) que représente l'enseignement des enjeux socio-écologiques dans le supérieur. Pour en savoir plus : ceeses2026.sciencesconf.org



EN NOUS

Film écrit et réalisé

par Juliette BINOCHÉ

France 2025 2h04 VOSTF

avec Juliette Binoché et le danseur et chorégraphe britannique Akram Khan

Musique : Philip Sheppard

Pour qui ne sait rien d'*En nous*, premier film réalisé par Juliette Binoché, il y a d'abord une première émotion : celle de voir des images datant de 2007. Du numérique Béta-cam, filmé par sa sœur Marion Stalens (pour deux documentaires, *L'Actrice et le danseur* en 2008 et *Juliette Binoché, dans les yeux* en 2009), et de re-découvrir un visage, celui de Juliette Binoché, bien ancré dans les années 2000, presque le même que dans *Caché* (2005) de Michael Haneke. *En nous* se présente alors comme un documentaire sur la fabrication et la captation d'un spectacle, *In-I* (2008), dans lequel deux artistes apprennent ce en

quoi l'autre excelle : Juliette Binoché, comédienne, va apprendre à danser, et Akram Khan, danseur, va apprendre à interpréter. « Je voulais donner au spectateur la possibilité de voir à travers la serrure » dit l'actrice. Un film pour dévoiler un mystère : celui du travail de création entre une actrice et un danseur.

Ce qui est tout de suite admirable, c'est que Binoché réalisatrice évite bien des poncifs. Ici, pas de didactisme télévisuel, seulement sa brève voix introductive en off, qui donne quelques informations contextuelles. Sans autre préambule, le spectateur est plongé dans le bain des répétitions et de la recherche. Comment bien aborder l'autre dans un spectacle qui se rapproche par instants de l'intime, comment s'accorder avec son partenaire, et partager l'énergie de l'autre... Binoché montre dans une première partie de multiples séquences dites de « tentatives » : comment Akram doit bien prononcer son monologue, comment Juliette, portée par Akram, peut marcher sur un mur... Mais comment ne pas être exténuée de fatigue au bout de dix minutes de danse ? Le rire s'invite aux chutes, aux erreurs, à ces essais qui semblent bras-

ser du vent, aux remarques assassines des deux coachs (le « Bon, arrêtez tout, c'est de la merde » après quelques pas de tango bizarres), à un décor et un espace qui se dessinent au fur et à mesure. La meilleure séquence dans ce registre est celle où Binoché doit se retrouver collée au mur de scène, à deux mètres du sol, grâce à une sorte de suspension aimantée dans le dos, puis réciter un long monologue intime dans cette position : la succession de plans où s'accumule le geste brutal d'Akram qui la punaise au mur, la regarder tomber, ne pas être à l'aise, et enfin améliorer le système, est un beau témoignage de ce qu'est le travail d'acteur. Toute cette première partie trouve une délivrance étrange dans la seconde, qui n'est autre que la captation du spectacle *In-I*. Elle fonctionne en opposition à la première, tout en fluidité de montage, sans erreur, sans accroc. [...] S'il y a quelque chose d'inattendu à contempler dans cette seconde partie, c'est le débordement d'énergie du duo. L'art du jeu et de la danse crée, par le hasard, une forme d'art pictural éphémère, et c'est là peut-être que l'on retrouve tout le mystère d'un geste. (C. Ghibaudo, *Tsunami*)



RIZ AMER

(RISO AMARO)

Réalisé par Giuseppe DE SANTIS

Italie 1949 1h50 VOSTF Noir et blanc
avec Silvana Mangano,
Vittorio Gassman, Doris Dowling,
Raf Vallone, Adriana Silveri...

**Scénario de Giuseppe De Santis,
Corrado Alvaro, Carlo Lizzani, Carlo
Musso, Ivo Perilli et Gianni Puccini**
Version restaurée 4 K

Walter, un jeune voyou à la belle gueule, et Francesca, sa complice, ont volé un collier. Ils se retrouvent en gare de Turin pour fuir. C'est le jour où transitent les convois des « mondines », les travailleuses des rizières qui, au mois de mai, partent en groupe vers la province de Vercelli, sur les rives du Pô.

Reconnu par la police, Walter réussit à se cacher après avoir ordonné à Francesca de se mêler aux « mondines ». L'une d'elles, Silvana (la Mangano, bien sûr) est mêlée à l'incident et, par curiosité et attrait de l'interdit, cherche à se lier avec l'intruse...

Arrivées dans la ferme qui doit les employer, les ouvrières apprennent que seules celles qui ont un contrat en règle pourront travailler ; les autres, les sans-papiers, devront repartir.

La révolte gronde, et Walter va débarquer pour compliquer encore la situation...

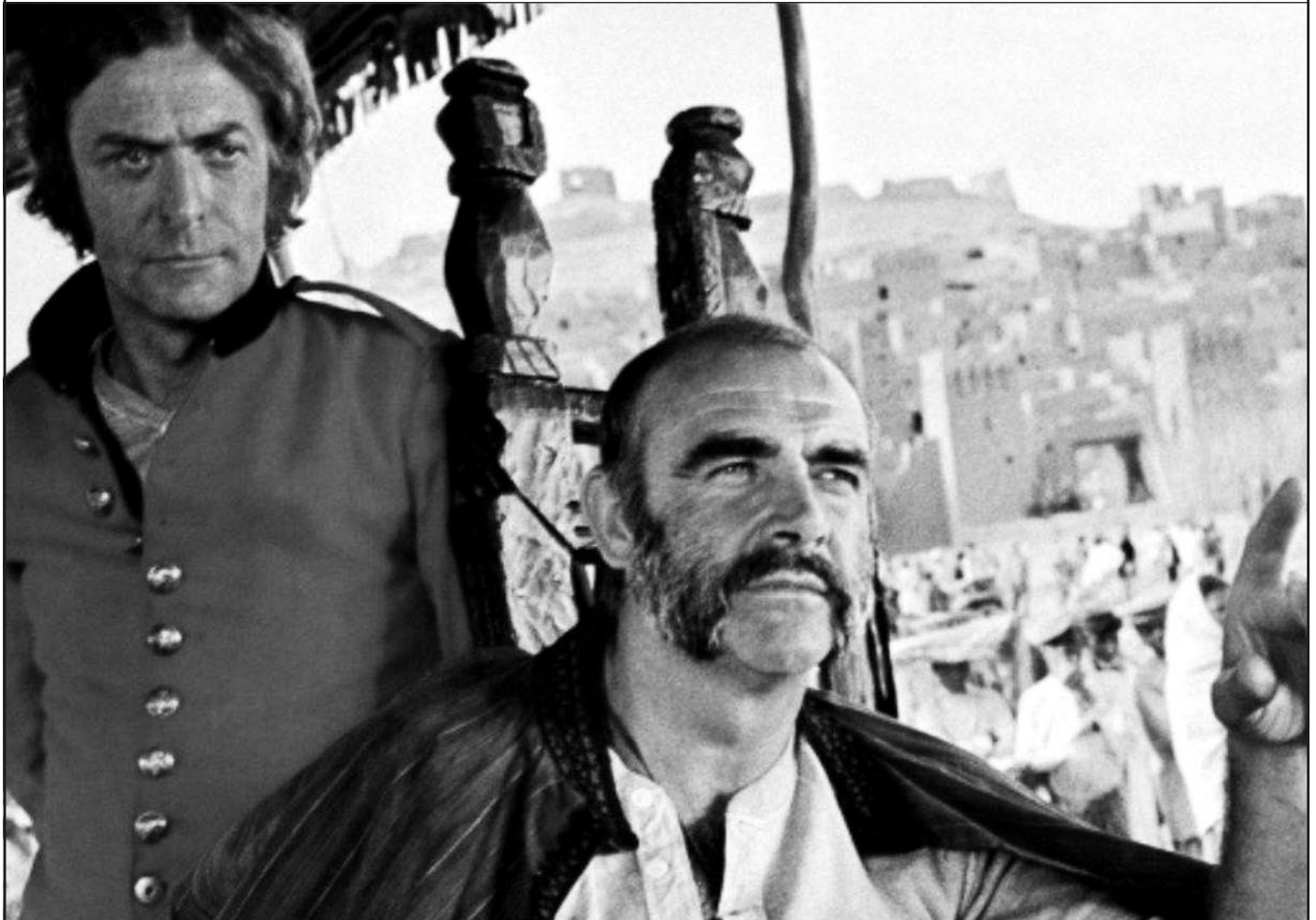
Invisible en salle depuis bien longtemps, *Riz amer* est un grand classique du cinéma italien d'après guerre. Un classique longtemps plébiscité par le public plus que par la critique, qui reprocha au film – à l'époque véritable blockbuster du genre – de ne pas être à la hauteur de l'exigence du néo-réalisme alors triomphant, de mélanger les genres, de sacrifier aux facilités du mélodrame. C'est bien évidemment ce côté « impur » qui séduisit les foules et qui fait tout l'intérêt du film aujourd'hui : Giuseppe De Santis et ses (nombreux, comme c'était courant dans le cinéma italien de l'époque) co-scénaristes agrémentent leur étude sociale sans concession d'une intrigue vaguement policière et de rebondissements passionnels tragiques. Sans oublier bien sûr l'érotisme violent et enragé qui irradie de nombreuses séquences. Historiquement, *Riz amer* propulsa au rang de stars deux acteurs et une actrice débutants : Vittorio Gassman, alors principalement connu comme comédien de théâtre dans la troupe de Luchino Visconti et qui deviendra l'un des grands noms de la comédie à l'italienne ; Raf Vallone, qui n'était pas encore acteur mais journaliste à *L'Unità* et qui aida De Santis et ses scénaristes à mener l'enquête préparatoire sur le milieu des mondines, les travailleuses du riz ; enfin et surtout Silvana Mangano, incarnation incandescente de l'érotisme

dont on parlait plus haut – son érotisation a d'ailleurs déplu à la critique de gauche, contribuant au mauvais accueil du film dans les colonnes des journaux. Initialement, son rôle n'était pas aussi développé, mais l'irruption de celle qui deviendra rapidement LA Mangano va changer la donne. Pull moulant, short serré, bas filés roulés sur ses jambes : une image, presque une icône, qui deviendra l'affiche du film et un motif de scandale dans l'Italie très catholique de la fin des années 1940. À tout juste 19 ans, Silvana Mangano va devenir, avec *Riz amer*, le premier sex-symbol italien, la « Rita Hayworth du néoréalisme », sans que cela ait été un projet du cinéaste. L'aura de la Mangano a dépassé son personnage pour devenir, comme l'écrit Carlo Lizzani « un fait narratif en soi ».

Signalons par ailleurs que *Riz amer* présente la particularité tout à fait exceptionnelle dans le cinéma italien de rassembler – comme ce sera le cas dans un autre film de De Santis, *Onze heures sonnaient* (1952) – un casting à 90 % féminin, où les personnages secondaires ne sont pas seulement des faire-valoir mais de réelles protagonistes.

Et ajoutons que la copie restaurée restitue le film dans la version voulue par le réalisateur, avec son noir et blanc âpre et expressif, son esthétique brute et volontairement dénuée de tout raffinement. (avec l'aide d'Aurore Renaut dans le document d'accompagnement de la réédition du film)

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI



(THE MAN WHO WOULD BE KING)

Réalisé par John HUSTON
USA 1975 2h09 **VOSTF**
avec Sean Connery, Michael Caine,
Christopher Plummer, Saeed
Jaffrey, Shakira Caine...
**Scénario de John Huston et
Gladys Hill, d'après la nouvelle
de Rudyard Kipling**

C'est du cinéma grandiose, du cinéma qui nous transporte, du cinéma exaltant pour le cœur et l'esprit. Film d'aventure palpitant et sublime en même temps que réflexion désenchantée sur le pouvoir, l'amitié, l'honneur et la parole donnée, *L'Homme qui voulut être roi* nous entraîne vers les sommets, nous fait entrevoir l'insatiable aspiration de l'homme à la divinité et nous laisse bouleversés par le constat lucide qu'il ne parvient jamais à voler aussi haut que ses propres rêves. Rudyard Kipling, John Huston, Sean Connery / Michael Caine, Oswald Morris (c'est le directeur de la photo, son travail est génial) : une équipe de choc pour un film hors du commun, comme on n'en

voit quasiment plus aujourd'hui.

Il était une fois deux aventuriers, Daniel Dravot (Sean Connery) et Peachy Carnehan (Michael Caine), avides d'une vie intense riche d'émotions démesurées, qui s'étaient liés par un pacte : ne jamais se contenter du médiocre destin du commun des mortels, partir ensemble vers le mystérieux Kafiristan pour y débiter des trésors, y conquérir la puissance et la gloire... Avec l'engagement solennel d'assumer jusqu'au bout toutes les conséquences de leur marché.

À travers des contrées arides, suant sang et eau sous un soleil d'enfer ou cheminant péniblement dans la neige profonde, ils parviennent enfin au Kafiristan, se retrouvent à la tête d'une armée, gagnent quelques batailles... Bref l'ordinaire de l'aventurier en campagne... Jusqu'à cette flèche meurtrière que la main de Dieu, celle du Diable ou encore celle du Hasard (appelez ça comme il vous plaira) détourne de la poitrine de Daniel Dravot pour la ficher dans sa bandoulière. Signe immédiatement interpré-

té (de travers, forcément) par les grands prêtres du lieu, familiers des manifestations divines et abasourdis de ne pas voir le sang couler de la blessure de Daniel. Et lorsqu'ils découvrent à son cou un médaillon, insigne des Francs Maçons, qui est aussi celui d'Alexandre le Grand, dernier Roi du Kafiristan, ils sont trop heureux de reconnaître en Daniel l'héritier légitime du trône. Le descendant d'Alexandre, « l'Immortel » qu'ils attendaient depuis des siècles. L'aventurier Dravot sera donc Roi et son inséparable compère Carnehan sera immédiatement bombardé son conseiller spécial, autant dire son âme damnée...

Mais ne croyez surtout pas qu'ici s'achève l'histoire. On ne s'identifie pas impunément à Dieu. Le Diable connaît parfaitement ce 11e commandement, lui qui, le premier, commit le péché suprême : plus encore que la luxure, la gourmandise ou l'envie, c'est bien l'orgueil qui changea la face de la terre et le sort des hommes... Daniel et Peachy auraient dû le savoir...

PROGRAMME

AUTOFICTION
du 10/06 au 30/06

BAIT
du 10/06 au 16/06

LA CHALEUR
à partir du 8/07

COCOTTE
du 10/06 au 16/06

EN NOUS
du 10/06 au 30/06

L'ÉTRANGÈRE
du 24/06 au 14/07

L'ÊTRE AIMÉ
du 10/06 au 14/07

**LE GARÇON QUI FAISAIT
DANSER LES COLLINES**
du 10/06 au 23/06

HISTOIRES PARALLÈLES
du 10/06 au 14/07

**L'HOMME QUI VOULUT
ÊTRE ROI**
du 10/06 au 30/06

L'ILLUSION DE YAKUSHIMA
du 17/06 au 14/07

IN WAVES
du 1/07 au 14/07

JIM QUEEN
du 17/06 au 14/07

MASPALOMAS
du 24/06 au 14/07

MISS MERMAID
du 1/07 au 14/07

**NOTRE HISTOIRE -
CHRONIQUES DU CAIRE**
du 1/07 au 14/07

NOUS L'ORCHESTRE
du 10/06 au 14/07

LE PASSAGE
à partir du 8/07

RIZ AMER
du 1/07 au 14/07

SEULE LA VIE
à partir du 8/07

SEULS LES REBELLES
du 24/06 au 14/07

THE CHRISTOPHERS
du 10/06 au 7/07

ULYSSE
du 17/06 au 14/07

UNE ANNÉE ITALIENNE
du 10/06 au 30/06

LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
du 10/06 au 14/07

LE VERTIGE
du 10/06 au 14/07

VIVALDI ET MOI
du 10/06 au 14/07

LE CINÉ DES ENFANTS

**NOUVEAUX COPAINS
À PUFFIN ROCK**
du 10/06 au 30/06

PATOUILLE ET MOMO
du 1/07 au 14/07

ANIMO RIGOLO
du 1/07 au 14/07

RENCONTRES DÉBATS

DIDY
Mercredi 10/06 à 20h
+ Réalisateur

L'AFFAIRE ABDALLAH
Jeudi 11/06 à 20h
+ Réalisateur

JIM QUEEN
Vendredi 12/06 à 20h
Avant-première

EAGLE VS SHARK
Samedi 13/06 à 19 h

AU BORD DU MONDE
Lundi 15/06 à 20h

**OTTO LECHNER,
DER MUSIKANT**
Mardi 16/06 à 18h
Jazz à Junas

THE MAD DOG OF EUROPE
Mercredi 17/06 à 20h

LOIN DE MOI LA COLÈRE
Jeudi 18/06 à 20h
+ Réalisateur

VIDEODROME
Lundi 22/06 à 20h

**DEVANT - CONTRECHAMP
DE LA RÉTENTION**
Mardi 23/06 à 20h
+ Réalisatrice

**LES MILLE ET UN JOURS
DU HAJJ EDMOND**
Mercredi 24/06 à 20h
+ Réalisatrice

BOUCHRA
Jeudi 25/06 à 20h

**ALICE AU PAYS
DES COLONS**
Mardi 30/06 à 20h
+ Réalisateur

THE COLOR OF THE EXILE
Jeudi 2/07 à 19h

LE VIVANT QUI SE DÉFEND
Jeudi 9/07 à 19h

AVIGNON: 3083.



Utopia fête ses 50 ans le 19 juin à Avignon !!!

10 COMMANDEMENTS UTOPIA

1. Les films commencent à l'heure indiquée dans les grilles, nous n'acceptons pas les retardataires.
2. Les billets sont vendus pour une entrée immédiate dans la salle (pour les spectateurs présents).
3. Nous vous remercions d'éteindre vos téléphones dans la salle (à coups de marteaux au besoin).
4. Nous vous remercions de ne faire entrer ni nourriture ni de boissons dans les salles.
5. Pas de tarifs réduits catégoriels, nous nous efforçons de maintenir le prix d'entrée le plus bas possible, pour tous. Nous acceptons les places YOOT pour les étudiants (voir auprès du Crous).
6. Sauf pour les -14 ans et les films vraiment très courts (moins de 45mn) : 4,5€.
7. Premières séances de la journée, « happy hours » du cinéma : 4,5€ pour tous.
8. Les carnets de 10 entrées à 50€ sont valables à toutes les séances, ne sont ni nominatifs ni limités dans le temps. Et sont acceptés dans les autres Utopia de France.
9. Règlement en chèques, espèces, et CB en caisse (pas de réservations).
10. Les séances « Bébé » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 10 JUIN	11H50 THE CHRISTOPHERS	13H50 LE GARÇON QUI...	15H50 UNE ANNÉE ITALIENNE	17H50 THE CHRISTOPHERS	20H00 DIDY + réalisateur	
	12H15 COCOTTE	14H20 LE VERTIGE	16H00 HISTOIRES PARALLÈLES	18H40 L'ÊTRE AIMÉ	21H10 LE VERTIGE	
	12H00 AUTOFICTION	14H10 BAIT	16H10 PUFFIN ROCK	17H45 L'HOMME QUI VOULUT...	20H30 EN NOUS	

JEUDI 11 JUIN		14H00 bébé THE CHRISTOPHERS	16H00 AUTOFICTION	18H20 LE VERTIGE	20H00 L'AFFAIRE ABDALLAH + réalisateur	
		14H10 LE VERTIGE	15H40 EN NOUS	18H10 COCOTTE	20H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	
		13H50 UNE ANNÉE ITALIENNE	15H50 LE GARÇON QUI...	17H50 L'HOMME QUI VOULUT...	20H20 L'ÊTRE AIMÉ	

VENDREDI 12 JUIN	11H30 THE CHRISTOPHERS	13H30 NOUS L'ORCHESTRE	15H20 L'ÊTRE AIMÉ	17H50 THE CHRISTOPHERS	20H00 Avant-première JIM QUEEN	
	11H10 HISTOIRES PARALLÈLES	13H45 UNE ANNÉE ITALIENNE	15H45 COCOTTE	17H40 UNE ANNÉE ITALIENNE	19H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	22H00 LE VERTIGE
	11H00 AUTOFICTION	13H05 LE VERTIGE	14H30 EN NOUS	17H00 L'HOMME QUI VOULUT...	19H00 AUTOFICTION	21H45 BAIT

SAMEDI 13 JUIN	11H00 LE VERTIGE	12H30 THE CHRISTOPHERS	14H30 VIVALDI ET MOI	16H40 AUTOFICTION	19H00 EAGLE VS SHARK	21H30 LE VERTIGE
	11H10 EN NOUS	13H40 LE GARÇON QUI...	15H40 PUFFIN ROCK	17H15 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	19H30 L'ÊTRE AIMÉ	22H00 HISTOIRES PARALLÈLES
	11H20 UNE ANNÉE ITALIENNE	13H20 BAIT	15H05 NOUS L'ORCHESTRE	16H50 L'HOMME QUI VOULUT...	19H15 THE CHRISTOPHERS	21H15 UNE ANNÉE ITALIENNE

DIMANCHE 14 JUIN	11H00 THE CHRISTOPHERS	13H00 L'ÊTRE AIMÉ	15H30 AUTOFICTION	17H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 THE CHRISTOPHERS	
	11H10 LE VERTIGE	12H40 EN NOUS	15H10 HISTOIRES PARALLÈLES	17H50 LE VERTIGE	19H20 UNE ANNÉE ITALIENNE	
	11H20 AUTOFICTION	13H30 UNE ANNÉE ITALIENNE	15H40 PUFFIN ROCK	17H30 VIVALDI ET MOI	19H40 L'HOMME QUI VOULUT...	

LUNDI 15 JUIN	11H00 THE CHRISTOPHERS	12H55 COCOTTE	15H00 EN NOUS	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 AU BORD DU MONDE	
	11H30 LE VERTIGE	13H00 HISTOIRES PARALLÈLES	15H50 LE GARÇON QUI...	17H50 LE VERTIGE	19H20 AUTOFICTION	
	11H15 AUTOFICTION	13H20 BAIT	15H10 L'HOMME QUI VOULUT...	17H40 NOUS L'ORCHESTRE	19H30 UNE ANNÉE ITALIENNE	

MARDI 16 JUIN	11H00 THE CHRISTOPHERS	13H00 VIVALDI ET MOI	15H10 EN NOUS	18H00 Jazz à Junas OTTO LECHNER	21H00 LE VERTIGE	
	11H15 NOUS L'ORCHESTRE	13H15 LE VERTIGE	15H00 COCOTTE (D)	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 THE CHRISTOPHERS	
	11H30 AUTOFICTION	13H40 L'HOMME QUI VOULUT...	16H10 LE GARÇON QUI...	18H15 UNE ANNÉE ITALIENNE	18H15 BAIT (D)	

Les tarifs à Utopia : pour les moins de 14 ans, tarif unique : 4,50€ pour tous les films. 1^{re} séance de la journée : 4,50€. Puis 7€ ou abonnements : 50€ les 10 places, abonnez-vous, c'est non daté, non nominatif et utilisable dans tous les Utopia ! Utopia est partenaire du YOOT (étudiants) et du Pass Culture.

MERCREDI 17 JUIN	11H45 ULYSSE	13H40 NOUS L'ORCHESTRE	15H30 ULYSSE	17H30 ILLUSION YAKUSHIMA	20H00 THE MAD DOG OF EUROPE	
	12H10 ILLUSION YAKUSHIMA	14H30 THE CHRISTOPHERS	16H40 UNE ANNÉE ITALIENNE	18H45 LE VERTIGE	20H20 JIM QUEEN	
	12H20 JIM QUEEN	14H00 EN NOUS	16H30 PUFFIN ROCK	18H20 VIVALDI ET MOI	20H30 THE CHRISTOPHERS	

JEUDI 18 JUIN		14H30 LE VERTIGE	16H00 THE CHRISTOPHERS	18H00 JIM QUEEN	20H00 LOIN DE MOI LA COLERE + réalisateur	
		14H00 UNE ANNÉE ITALIENNE	16H10 AUTOFICTION	18H15 ILLUSION YAKUSHIMA	20H40 ULYSSE	
		14H15 LE GARÇON QUI...	16H20 EN NOUS	18H45 L'HOMME QUI VOULUT...	21H10 LE VERTIGE	

VENDREDI 19 JUIN	11H00 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 ILLUSION YAKUSHIMA	16H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	18H20 JIM QUEEN	20H00 ULYSSE	22H00 JIM QUEEN
	11H10 ULYSSE	13H10 AUTOFICTION	15H20 NOUS L'ORCHESTRE	17H10 L'ÊTRE AIMÉ	19H40 ILLUSION YAKUSHIMA	22H10 LE VERTIGE
	11H20 LE VERTIGE	12H50 THE CHRISTOPHERS	14H50 L'HOMME QUI VOULUT...	17H20 EN NOUS	19H50 THE CHRISTOPHERS	21H45 UNE ANNÉE ITALIENNE

SAMEDI 20 JUIN		12H00 L'ÊTRE AIMÉ	14H30 LE VERTIGE	16H00 HISTOIRES PARALLÈLES	18H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	21H10 JIM QUEEN
		12H10 JIM QUEEN	13H50 EN NOUS	16H20 ILLUSION YAKUSHIMA	18H40 ULYSSE	20H40 ILLUSION YAKUSHIMA
		12H15 UNE ANNÉE ITALIENNE	14H20 THE CHRISTOPHERS	16H30 PUFFIN ROCK	18H10 VIVALDI ET MOI	20H20 LE VERTIGE

DIMANCHE 21 JUIN	11H00 ILLUSION YAKUSHIMA	13H30 ULYSSE	15H40 JIM QUEEN	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 JIM QUEEN	
	11H15 L'ÊTRE AIMÉ	13H50 AUTOFICTION	16H00 THE CHRISTOPHERS	18H00 LE VERTIGE	19H30 ILLUSION YAKUSHIMA	
	11H30 UNE ANNÉE ITALIENNE	13H35 NOUS L'ORCHESTRE	15H50 PUFFIN ROCK	17H40 ULYSSE	19H40 L'HOMME QUI VOULUT...	

LUNDI 22 JUN	11H10 ILLUSION YAKUSHIMA	13H30 THE CHRISTOPHERS	15H30 HISTOIRES PARALLÈLES	18H10 JIM QUEEN	20H00 VIDEODROME
	11H20 ULYSSE	13H20 bébé EN NOUS	15H50 ILLUSION YAKUSHIMA	18H20 AUTOFICTION	20H30 ULYSSE
	11H30 LE VERTIGE	13H00 LE GARÇON QUI...	15H00 L'HOMME QUI VOULUT...	17H30 UNE ANNÉE ITALIENNE	19H30 LE VERTIGE

MARDI 23 JUN	12H10 ULYSSE	14H10 LE VERTIGE	15H40 VIVALDI ET MOI	17H50 ULYSSE	20H00 DEVANT - CONTRECHAMP... + réalisatrice
	12H20 JIM QUEEN	14H05 JIM QUEEN	15H45 LE GARÇON QUI... (D)	17H45 LE VERTIGE	19H20 ILLUSION YAKUSHIMA
	12H00 THE CHRISTOPHERS	13H55 L'HOMME QUI VOULUT...	16H25 UNE ANNÉE ITALIENNE	18H30 THE CHRISTOPHERS	20H30 AUTOFICTION

Tous les films choisis dans cette programmation peuvent faire l'objet de séances scolaires, en général les matins. 20 personnes minimum. Pour d'autres propositions, envies, projets, on en parle volontiers ! **Contactez-nous : montpellier@cinemas-utopia.org et 04 67 52 32 00.**

MERCREDI 24 JUN	12H20 JIM QUEEN	14H00 ULYSSE	16H00 LE VERTIGE	17H30 L'ÉTRANGÈRE	20H00 LES MILLE ET UN JOURS... + réalisatrice
	12H10 MASPALOMAS	14H20 THE CHRISTOPHERS	16H20 VIVALDI ET MOI	18H30 JIM QUEEN	20H15 ILLUSION YAKUSHIMA
	12H00 UNE ANNÉE ITALIENNE	14H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	16H30 PUFFIN ROCK	18H10 AUTOFICTION	20H30 SEULS LES REBELLES

JEUDI 25 JUN	14H00 MASPALOMAS	16H20 ULYSSE	18H15 JIM QUEEN	20H00 BOUCHRA
	14H10 SEULS LES REBELLES	16H10 EN NOUS	18H40 ILLUSION YAKUSHIMA	21H00 L'ÉTRANGÈRE
	14H20 L'HOMME QUI VOULUT...	16H45 THE CHRISTOPHERS	18H40 NOUS L'ORCHESTRE	20H30 LE VERTIGE

 VENDREDI 26 JUN	11H00 L'ÉTRANGÈRE	13H00 bébé LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	15H20 HISTOIRES PARALLÈLES	18H00 JIM QUEEN	19H40 L'ÉTRANGÈRE	21H40 JIM QUEEN
	11H05 L'ÊTRE AIMÉ	13H35 AUTOFICTION	15H40 THE CHRISTOPHERS	17H35 ULYSSE	19H30 ILLUSION YAKUSHIMA	21H50 LE VERTIGE
	11H10 ILLUSION YAKUSHIMA	13H30 ULYSSE	15H30 LE VERTIGE	17H00 SEULS LES REBELLES	19H00 MASPALOMAS	21H20 NOUS L'ORCHESTRE

SAMEDI 27 JUN	11H20 L'ÉTRANGÈRE	13H20 JIM QUEEN	15H00 L'ÊTRE AIMÉ	17H30 SEULS LES REBELLES	19H30 L'ÉTRANGÈRE	21H40 JIM QUEEN
	11H00 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 ILLUSION YAKUSHIMA	16H00 UNE ANNÉE ITALIENNE	18H00 THE CHRISTOPHERS	20H00 ILLUSION YAKUSHIMA	21H50 LE VERTIGE
	11H30 ULYSSE	13H30 NOUS L'ORCHESTRE	15H30 PUFFIN ROCK	17H10 ULYSSE	19H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	21H30 MASPALOMAS

DIMANCHE 28 JUN	11H10 L'ÉTRANGÈRE	13H15 L'ÊTRE AIMÉ	15H50 ULYSSE	17H50 ILLUSION YAKUSHIMA	20H15 L'ÉTRANGÈRE
	11H20 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H40 AUTOFICTION (D)	16H00 THE CHRISTOPHERS	18H00 LE VERTIGE	19H30 JIM QUEEN
	11H00 UNE ANNÉE ITALIENNE	13H00 HISTOIRES PARALLÈLES	15H40 PUFFIN ROCK (D)	17H30 SEULS LES REBELLES	19H40 MASPALOMAS

LUNDI 29 JUN	11H40 SEULS LES REBELLES	13H40 LE VERTIGE	15H10 ILLUSION YAKUSHIMA	17H30 MASPALOMAS	19H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
	11H30 ULYSSE	13H30 VIVALDI ET MOI	15H40 NOUS L'ORCHESTRE	17H40 ULYSSE	19H40 L'ÉTRANGÈRE
	11H20 EN NOUS	13H50 THE CHRISTOPHERS	15H50 L'HOMME QUI VOULUT...	18H20 JIM QUEEN	20H10 LE VERTIGE

MARDI 30 JUN	11H50 JIM QUEEN	13H30 ULYSSE	15H30 MASPALOMAS	17H40 L'ÉTRANGÈRE	20H00 ALICE AU PAYS DES COLONS + réalisateur
	11H40 ILLUSION YAKUSHIMA	14H00 EN NOUS (D)	16H30 VIVALDI ET MOI	18H40 ILLUSION YAKUSHIMA	21H00 SEULS LES REBELLES
	11H30 LE VERTIGE	13H10 (D) L'HOMME QUI VOULUT...	15H40 (D) UNE ANNÉE ITALIENNE	17H50 LE VERTIGE	19H30 THE CHRISTOPHERS

Les séances « Bébé » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 1^{er} JUIL	12H10 IN WAVES	14H10 L'ÉTRANGÈRE	16H15 PATOUILLE ET MOMO	17H30 MISS MERMAID	19H30 IN WAVES
	12H00 ILLUSION YAKUSHIMA	14H30 THE CHRISTOPHERS	16H30 SEULS LES REBELLES	18H30 LE VERTIGE	20H00 CHRONIQUES DU CAIRE
	12H20 MASPALOMAS	14H40 ULYSSE	16H40 ANIMO RIGOLO	17H40 RIZ AMER	19H50 JIM QUEEN

JEUDI 2 JUIL	13H00 LE VERTIGE	14H30 L'ÉTRANGÈRE	16H30 CHRONIQUES DU CAIRE	19H00 Independent Film Festival THE COLOR OF THE EXILE
	13H15 SEULS LES REBELLES	15H20 ILLUSION YAKUSHIMA	17H45 MISS MERMAID	19H40 IN WAVES
	13H30 ULYSSE	15H30 THE CHRISTOPHERS	17H30 RIZ AMER	19H50 JIM QUEEN

VENDREDI 3 JUILL	11H10 IN WAVES 11H00 L'ÊTRE AIMÉ 11H20 HISTOIRES PARALLÈLES	13H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 13H30 NOUS L'ORCHESTRE 14H00 THE CHRISTOPHERS	15H30 SEULS LES REBELLES 15H20 VIVALDI ET MOI 16H00 ULYSSE	17H30 IN WAVES 17H40 ILLUSION YAKUSHIMA 18H00 RIZ AMER	19H30 CHRONIQUES DU CAIRE 20H05 MISS MERMAID 20H10 MASPALOMAS	21H50 L'ÉTRANGÈRE 22H00 JIM QUEEN 22H20 LE VERTIGE
SAMEDI 4 JUILL	11H20 IN WAVES 11H10 CHRONIQUES DU CAIRE 11H00 ULYSSE	13H15 SEULS LES REBELLES 13H30 VIVALDI ET MOI 13H00 MASPALOMAS	15H20 NOUS L'ORCHESTRE 15H45 ANIMO RIGOLO 15H10 L'ÉTRANGÈRE	17H10 CHRONIQUES DU CAIRE 16H45 L'ÊTRE AIMÉ 17H10 RIZ AMER	19H30 IN WAVES 19H25 ILLUSION YAKUSHIMA 19H20 HISTOIRES PARALLÈLES	21H20 MISS MERMAID 21H50 LE VERTIGE 22H00 JIM QUEEN
DIMANCHE 5 JUILL	11H00 CHRONIQUES DU CAIRE 11H20 LE VERTIGE 11H10 MASPALOMAS	13H20 IN WAVES 12H50 L'ÊTRE AIMÉ 13H30 ULYSSE	15H20 L'ÉTRANGÈRE 15H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 15H45 ANIMO RIGOLO	17H30 IN WAVES 17H50 ILLUSION YAKUSHIMA 17H00 JIM QUEEN	19H30 CHRONIQUES DU CAIRE 20H15 MISS MERMAID 19H00 RIZ AMER	
LUNDI 6 JUILL	12H00 JIM QUEEN 12H10 IN WAVES 12H20 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 THE CHRISTOPHERS 14H10 L'ÉTRANGÈRE 15H00 NOUS L'ORCHESTRE	15H40 ILLUSION YAKUSHIMA 16H15 ULYSSE 16H45 ANIMO RIGOLO	18H10 CHRONIQUES DU CAIRE 18H20 MISS MERMAID 17H45 RIZ AMER	20H30 IN WAVES 20H20 LE VERTIGE 19H50 MASPALOMAS	
MARDI 7 JUILL	12H00 CHRONIQUES DU CAIRE 12H10 MISS MERMAID 12H20 L'ÉTRANGÈRE	14H20 bébé RIZ AMER 14H00 ILLUSION YAKUSHIMA 14H30 MASPALOMAS	16H30 IN WAVES 16H20 THE CHRISTOPHERS (D) 16H45 ANIMO RIGOLO	18H30 SEULS LES REBELLES 18H20 LE VERTIGE 18H00 ULYSSE	20H30 CHRONIQUES DU CAIRE 20H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 20H15 JIM QUEEN	

Retrouvez nous sur le **Fediverse / Mastodon** : @cine@montpellier.cinemas-utopia.org
Facebook Utopia Montpellier-Sainte Bernadette - et **Instagram** @utopia_montpellier

MERCREDI 8 JUILL	11H40 LE PASSAGE 11H50 LA CHALEUR 11H30 RIZ AMER	14H00 IN WAVES 13H50 SEULS LES REBELLES 13H40 ILLUSION YAKUSHIMA	15H55 PATOUILLE ET MOMO 15H50 L'ÉTRANGÈRE 16H00 ANIMO RIGOLO	17H00 SEULE LA VIE 17H00 MISS MERMAID	18H00 CHRONIQUES DU CAIRE 18H50 IN WAVES	19H40 LA CHALEUR 20H20 LE PASSAGE 20H40 JIM QUEEN
JEUDI 9 JUILL		13H10 SEULE LA VIE 13H00 LA CHALEUR 13H20 CHRONIQUES DU CAIRE	15H30 ANIMO RIGOLO 15H00 JIM QUEEN 15H40 ULYSSE	16H30 LE PASSAGE 16H45 IN WAVES 17H40 RIZ AMER	19H00 LE VIVANT QUI SE DEFEND 19H45 SEULE LA VIE	
VENDREDI 10 JUILL	11H30 L'ÊTRE AIMÉ 11H40 LE PASSAGE 11H15 SEULE LA VIE	14H00 IN WAVES 13H50 LA CHALEUR 13H30 LE VERTIGE	15H50 L'ÉTRANGÈRE 15H45 ANIMO RIGOLO 15H00 ILLUSION YAKUSHIMA	17H50 MISS MERMAID 16H50 MASPALOMAS 17H20 RIZ AMER	19H40 LA CHALEUR 19H00 LE PASSAGE 19H30 IN WAVES	21H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 21H10 SEULE LA VIE 21H20 CHRONIQUES DU CAIRE
SAMEDI 11 JUILL	11H00 (D) HISTOIRES PARALLÈLES 11H10 LE PASSAGE 11H20 MASPALOMAS	13H40 SEULE LA VIE 13H20 LA CHALEUR 13H30 L'ÉTRANGÈRE	16H00 MISS MERMAID 15H15 IN WAVES 15H40 ANIMO RIGOLO	17H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 17H10 SEULE LA VIE 17H00 RIZ AMER	20H10 VIVALDI ET MOI (D) 19H30 LE PASSAGE 19H10 CHRONIQUES DU CAIRE	22H15 LA CHALEUR 21H40 LE VERTIGE 21H30 MASPALOMAS
DIMANCHE 12 JUILL	11H10 NOUS L'ORCHESTRE (D) 11H20 IN WAVES 11H00 MISS MERMAID	13H00 CHRONIQUES DU CAIRE 13H15 LA CHALEUR 12H50 ILLUSION YAKUSHIMA	15H20 SEULE LA VIE 15H10 LE VERTIGE 15H15 ANIMO RIGOLO	16H15 IN WAVES	17H40 LE PASSAGE 17H00 LA CHALEUR 18H10 SEULS LES REBELLES	19H50 L'ÊTRE AIMÉ 19H00 SEULE LA VIE 20H10 ULYSSE
LUNDI 13 JUILL	11H40 SEULE LA VIE 11H50 LA CHALEUR 12H00 LE VERTIGE	14H00 bébé IN WAVES 13H45 JIM QUEEN 13H30 ULYSSE	16H00 L'ÉTRANGÈRE 15H30 MASPALOMAS 16H10 ANIMO RIGOLO	18H00 LE PASSAGE 17H40 L'ÊTRE AIMÉ (D) 17H10 MISS MERMAID	20H10 SEULE LA VIE 20H20 LA CHALEUR 19H30 CHRONIQUES DU CAIRE	
MARDI 14 JUILL	11H20 (D) LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H10 IN WAVES 11H00 CHRONIQUES DU CAIRE	13H40 (D) SEULS LES REBELLES 13H10 MASPALOMAS (D) 13H20 JIM QUEEN (D)	15H40 LE VERTIGE (D) 15H30 ILLUSION YAKUSHIMA (D) 15H00 ANIMO RIGOLO (D)	16H00 RIZ AMER (D)	17H10 SEULE LA VIE 17H50 LA CHALEUR 18H10 MISS MERMAID	19H30 LE PASSAGE 19H40 L'ÉTRANGÈRE (D) 20H00 ULYSSE (D)



AUTOFICTION

(AMARGA NAVIDAD – NOËL AMER)

Écrit et réalisé par Pedro **ALMODÓVAR**

Espagne 2026 1h51 **VOSTF**

avec Bárbara Lennie, Leonardo Sbaraglia, Aitana Sánchez-Gijón, Victoria Luengo...

Avec *Douleur et gloire*, on pensait que Pedro Almodóvar avait tout dit. Qu'il avait, en quelque sorte, écrit ses mémoires : l'enfance, les douleurs, les amours perdues, les amis disparus, la mère – et cette phrase, lancée comme une giflette tardive : « tu n'as pas été un bon fils ». Difficile d'aller plus loin dans l'aveu. Et pourtant, il restait quelque chose. Peut-être le plus délicat. Car cette mère ne se contentait pas de juger, elle mettait aussi en garde : « Ne mets pas ça dans tes films. L'autofiction, ça ne me plaît pas. » Une phrase comme un fil tendu entre la vie et le cinéma – et c'est précisément ce fil qu'explore *Amarga navidad*, avec une lucidité presque désarmante.

Le film avance alors sur une ligne de crête : jusqu'où peut-on aller quand on puise dans le réel ? A-t-on le droit d'utiliser les douleurs des autres pour nourrir ses histoires ?

Au cœur du film, une mise en abyme à tiroirs. Elsa (Bárbara Lennie), réalisatrice en panne, est terrassée par une migraine et une crise de panique en 2004. Mais cette histoire est en réalité celle qu'écrit Raúl (Leonardo Sbaraglia), cinéaste aguerrri, en 2026. Un réalisateur écrit sur une réalisatrice qui lui ressemble – et derrière lui, évidemment, Almodóvar lui-même. Jeu de poupées russes, vertige familial : le cinéaste n'a jamais cessé de se raconter, mais rarement avec une telle conscience du dispositif. On entre alors dans un territoire connu, peuplé de motifs chers au réalisateur : la création, le désir, la mémoire, les figures féminines fortes, les fidélités et les trahisons. Le risque serait de s'y installer confortablement. Mais *Amarga navidad* (on préfère définitivement le titre original) déjoue peu à peu cette impression. La mécanique se précise, les transitions entre les différents niveaux de récit deviennent presque invisibles, et le film glisse avec une fluidité troublante entre passé, présent et fiction. (d'après Laura Pérez, *Fotogramas*)

Séance exceptionnelle **samedi 13 juin à 19h** précédée d'une présentation par **Raphaël Laurent**, distributeur du film installé sur Montpellier.

EAGLE VS SHARK

de Taika **WAITITI**

Nouvelle-Zélande 2007 1h33 **VOSTF**

Avec Gemaine Clement, Loren Horsley, Brian Sergent, Joel Tobeck, Taika Waititi...

Eagle vs Shark, à savoir Lily, une jeune femme bourrée de complexes, et Jarrod, un adolescent attardé d'une trentaine d'années, forment un couple parfaitement improbable, à l'image aussi improbable de l'aigle et du requin qui les représentent, animaux solitaires et généralement infréquentables. Pour des raisons qui dépassent justement la raison, la fragile Lily s'amourache de ce jeune insignifiant dénué de charisme. Mais sous ce piètre amant imbu de sa personne, sous ce prolétaire sans envergure, se cache un mystérieux artiste, un authentique original qui, sans chercher à épater, défie les modes et les conventions. Il est, malgré lui, un homme intéressant, sensible et plus psychologiquement fragile qu'il n'en laisse paraître.

Après de nombreuses années, Jarrod décide de régler quelques vieux comptes avec celui qui a ruiné sa vie, c'est-à-dire un ancien camarade de classe agressif qui l'avait pris pour tête à claques et le harcelait à l'école. Le désir de revanche est si fort que Jarrod ira retrouver sa famille, plus ou moins fonctionnelle, dans son village natal, en vue de donner une raclée bien méritée à ce gaillard qui faisait régner la terreur dans la cour de récréation. Le voilà plongé dans un retour aux sources chargé de vindicte que sa dulcinée parvient par moments à apaiser. Mais, hélas, loser un jour, loser toujours, le pauvre Jarrod ne l'emportera pas avec fierté...

Cette modeste production néo-zélandaise a réussi lors de sa sortie à conquérir le cœur des habitués du festival Sundance. Son auteur, humoriste populaire en son lointain pays, Taika Waititi, devenu depuis un réalisateur reconnu au niveau international, s'offre ici une minuscule comédie pleine de tendresse et d'excellents sentiments, farce légère et douillette à laquelle des acteurs chez nous méconnus prêtent leur charme insolite et leur indéniable talent comique. C'est une brise de légèreté qui souffle et nous rafraîchit en cette période estivale précoce !





Ouverture du **Montpellier Independent Film Festival** **jeudi 2 Juillet à 19h**, séance gratuite, sur réservation, dans la limite des places disponibles (**billetterie sur les réseaux sociaux et site internet du festival**). La projection sera suivie d'un apéro sur la terrasse du cinéma !

THE COLOR OF THE EXILE



MTPIFF
MONTPELLIER
INDEPENDENT
FILM FESTIVAL

Réalisé par **Azlarabe ALAOUÏ**

Côte d'Ivoire France Maroc 2025 1h30

Avec Naky Sy Savane, Abdoulaziz Sall, Zahra Zahou et Rawya

Dans un village reculé du Sénégal, Ousmane, un jeune albinos, subit quotidiennement insultes et menaces, alimentées par des superstitions profondément ancrées. Sous un soleil de plomb, mère et fils puisent leur force dans leur lien indéfectible pour poursuivre leur route. Animés par l'espoir d'une vie meilleure, ils s'aventurent dans l'immensité du désert. À chaque dune franchie, de nouveaux dangers surgissent : la déshydratation, l'épuisement et la menace grandissante de trafiquants sans scrupules.

Leur périple les mène à travers le désert, au contact de confrères spirituelles marocaines, et jusqu'aux périls de la traversée de l'Europe. Ce récit vibrant invite à la réflexion sur la condition humaine et sur la place de chacun dans un monde en perpétuelle évolution, où la différence peut être source de rejet ou d'enrichissement partagé. Azlarabe Alaoui est réalisateur et professeur universitaire, il est connu notamment pour *Women in the wind* (2021), *Kilikis* (2018), *Androman* (2012).

Montpellier Independent Film Festival (MTPIFF) est un festival international hybride dédié au cinéma indépendant. Tout au long de l'année, des films courts et longs métrages sont sélectionnés et récompensés chaque mois en ligne. Les lauréats mensuels concourent ensuite pour les Grands Prix lors de la finale en présentiel qui se déroulera les 2 et 3 juillet 2026 à Montpellier. Le festival proposera des projections de courts et longs métrages de fiction, des masterclass, des rencontres avec les cinéastes, les membres du jury et le parrain du festival, ainsi qu'une cérémonie de remise des prix. Le 3 juillet, le festival se poursuivra au Centre Rabelais avec des projections, des rencontres professionnelles, des masterclass et la cérémonie de clôture. Retrouvez toutes les informations (inscriptions, programme...) sur nos réseaux sociaux (Instagram, Facebook et LinkedIn) ainsi que sur notre site internet. Pour toute demande d'information : mtpiff@outlook.fr (instagram: <https://www.instagram.com/mtp.iff/>)

Séance unique **lundi 22 Juin à 20h** dans le cadre de l'exposition **À fleur de peau** du **MO.CO.** **Panacée** qui aura lieu du 13 Juin au 11 Octobre au 14 rue de l'École de Pharmacie à Montpellier. La projection sera présentée par **Anya Harrison**, commissaire d'exposition du MO.CO., puis la discussion animée par **David Roche**, professeur à l'Université Paul Valéry, auteur de monographies sur le cinéma d'horreur états-unien (2014) et la notion de malsain (2007).

VIDEODROME

Écrit et réalisé par **David CRONENBERG**

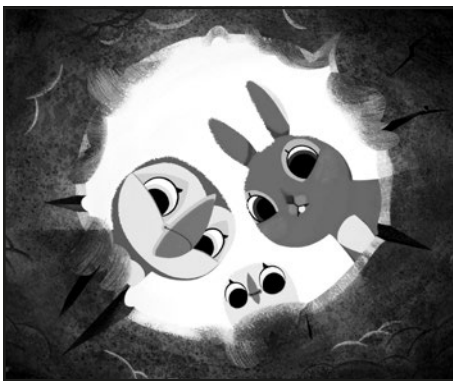
Canada 1982 1h28 **VOSTF**

avec James Woods, Sonja Smits, Deborah Harry, Peter Dvorsky...

Resté longtemps invisible et réapparu concomitamment à la sortie en salles d'*Existenz*, à l'initiative de l'audacieux distributeur indépendant Mondo Films (plus que cousines, les deux œuvres entretiennent des rapports viscéraux), *Videodrome*, film culte vénéré et passablement perturbant de David Cronenberg, est une fable tordue et hallucinante sur le pouvoir pervers des images, sur la dictature hypnotique exercée insidieusement par les médias. Entreprise évidemment paranoïaque qui pousse sa logique jusqu'au bout, jusqu'à la mise en cause de l'intégrité physique des pauvres humains pris au piège de l'image dévoreuse...

Cronenberg a un talent rare pour mettre à jour quelques-unes de nos peurs les plus tripales, et dans *Videodrome*, il s'est surpassé ! À Toronto, Max Renn (James Woods, survolté, impressionnant) dirige Canal 83, une chaîne de télé par câble spécialisée dans le hard-core et les bizarreries sexuelles. Aussi indépendant et rebelle qu'il est âpre au gain, Max est constamment à la recherche de nouveaux programmes, pour satisfaire la soif croissante de voyeurisme de ses abonnés. Une nuit, un des employés de la station se branche par hasard sur « Videodrome », un show underground en provenance du Brésil, semble-t-il, incroyable étalage de tortures, de meurtres, de violences et de sévices sexuels. Du « snuff-movie », comme on dit. L'occasion est trop belle, Max décide de pirater « Videodrome » pour l'offrir aux abonnés de Canal 83... Les retombées sont quasi immédiates : Max devient une vedette médiatique, il entame une liaison trouble avec Nicki Brand (Debbie Harry en vacances de Blondie), animatrice de radio frigide, à ce point fascinée par « Videodrome » qu'elle voudrait y participer ! Max s'enfoncé dans la nuit malsaine des images, devient le zombie d'un univers terrifiant où cauchemars et hallucinations se mêlent à la réalité. Il ira jusqu'au bout de ce qui était sans doute son destin de monstre d'images, dévoreur/dévoré : il deviendra un véritable magnétoscope humain.





NOUVEAUX COPAINS À PUFFIN ROCK

Film d'animation réalisé
par **Jeremy PURCELL**
Irlande 2026 1h19 Version Française

**POUR LES ENFANTS
À PARTIR DE 4 ANS**

Tout semble aller pour le mieux sur Puffin Rock, petite île au large des côtes irlandaises, peuplée d'une joyeuse ménagerie. Oona, jeune macareux au plumage bleuté, a le don rare de se faire des amis partout : musaraigne, phoque, bernard-l'hermite, faisane, lapine, renarde... Il est toujours prêt dès qu'il s'agit de partager un jeu ou une découverte. Mais l'équilibre de l'île vacille lorsqu'une nouvelle colonie de macareux débarque, chassée par une tempête et le manque de nourriture. Parmi eux, Isabelle, au plumage violet et au vol impressionnant, tente de trouver sa place et de reconstruire un foyer. Qu'à cela ne tienne : Oona se donne pour mission d'accueillir la nouvelle venue et de lui redonner le sourire, à sa manière – enthousiaste, maladroite parfois, mais toujours généreuse.

Et comme souvent sur Puffin Rock, les journées tranquilles réservent leur lot d'aventures. Une nuit, une mystérieuse créature semble avoir dérobé un œuf... Branle-bas de combat général : observation, entraide, hypothèses (plus ou moins farfelues) et, bien sûr, enquête collective menée à hauteur d'animaux.

Nouveaux copains à Puffin Rock parle d'accueil, de solidarité et de cette capacité qu'ont les enfants (et certains oiseaux) à aller vers l'autre sans trop se poser de questions. Un film qui prend son temps, regarde, observe, et rappelle qu'une île, aussi petite soit-elle, peut devenir un vaste terrain d'aventures. Fortement conseillé aux biologistes en herbe, aux explorateurs du dimanche... et à tous ceux qui aiment les histoires où l'on apprend à faire un peu de place aux nouveaux venus.

LITTLE FILMS FESTIVAL 8^e édition - Rendez-vous du 28 juin au 31 août pour découvrir et redécouvrir 6 perles de l'animation jeunesse dont 2 avant-premières. C'est parti pour tout l'été !

ANIMO RIGOLO

Programme de trois petits films
d'animation de **Philip Watts,**
Alexandra Allen, Myriam Schotte
Durée totale : 40 min - Tarif unique : 4,50 €

**POUR LES ENFANTS
À PARTIR DE 3 ANS**

Préhistoriques ou domestiques, rigolos ou ramollos, minuscules ou noctambules... Ces animaux-là font un sacré gala ! Les trois films du programme :

Foxtale (6 min) : les oiseaux n'ont laissé

qu'une seule cerise sur l'arbre... Comment se rassasier quand on est un petit renard affamé ? Réponse : il faut compter sur un plus petit que soi, mais il faut aussi être prêt à partager son maigre repas...

Bellysaurus (8 min) : petits et gros dinosaures doivent cohabiter dans la forêt. Pas évident quand il s'agit de savoir qui mange quoi... Pas de doute, il faudra que les plus petits se regroupent pour empêcher les plus gros de tout boulotter.

Zoobox (26 min) : les eaux montent... il est temps pour toutes les espèces d'animaux d'embarquer sur de grands bateaux ! Kerala, une enfant kangourou impatiente et curieuse, attend son tour, très excitée à l'idée de se faire de nouveaux amis pendant le voyage. Mais une fois à bord, elle ne trouve plus ses parents. Heureusement, une famille d'ornithorynques va l'aider sans hésiter...



PATOUILLE ET MOMO, LES CONTES DE LA FORÊT

Programme de courts-métrages
d'animation française de **Inès
Bernard-Espina, Mélody Bouliissière,
Clémentine Campos**
Durée totale : 35mn
Tarif unique : 4,50 €

**POUR LES ENFANTS
À PARTIR DE 3 ANS**

Patouille et Momo ce sont d'abord deux amis inséparables. Patouille est une petite créature qui a la capacité de devenir toute petite et de se glisser dans les plantes pour les observer de plus près. Et Momo, son grand ami, a le pouvoir d'accélérer le temps de croissance des plantes. Ensemble, ils partent à la dé-

couverte de l'infiniment petit, sur la piste de l'incroyable diversité des plantes.

Dans ces aventures, Patouille et Momo vont s'émerveiller, au fil des saisons, devant les trésors de la forêt. Des petites graines aux plus grands des arbres, en passant par un mystérieux champignon ou un magnifique nénuphar, chaque découverte devient une aventure extraordinaire. Avec curiosité et malice, Patouille et Momo apprennent à observer, à écouter et à comprendre la magie du vivant. Un voyage joyeux et poétique au cœur de la forêt, pour grandir au rythme de la nature.

Un programme magique pour découvrir le monde mystérieux de la faune et la flore !

LE GARÇON QUI FAISAIT DANSER LES COLLINES



Écrit et réalisé par

Georgi M. UNKOVSKI

Macédoine / République tchèque

2025 1h39 **VOSTF**

avec Arif Jakup, Agush Agushev,
Dora Akan Zlatanova, Aksel Mehmet...

Ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs ? Pas sûr que l'expression ait vraiment atteint le nord de la Macédoine, où Ahmet vit avec son père et son petit frère Naim, surnommé « Pistache ». Dans cette communauté yuruk, les traditions restent solidement ancrées, et les jeunes, aspirant à un peu plus de liberté, se heurtent souvent à l'intransigeance des anciens.

La modernité arrive pourtant, par petites touches. Voir l'imam en extase devant des haut-parleurs fraîchement installés et reliés à un ordinateur pour lancer les prières vaut, à défaut de pistaches, son pesant de cacahuètes. Encore faut-il savoir s'en servir : allumer la machine, brancher au bon moment... Hodja sait qu'il peut compter sur Ahmet, toujours prêt à rendre service. Mais pour l'adolescent, le quotidien s'est assombri depuis la mort de sa mère. Naim ne parle plus, le père se réfugie dans le travail, et la maison reste suspendue à ce deuil qu'on ne sait pas nommer. Seule la mu-

sique – écoutée autrefois en cachette avec son frère et leur mère – lui donne un peu de bonheur. Et puis il y a les copains, l'école, ce fragile espace de respiration. Jusqu'au jour où tout bascule : son père le retire de l'école. Désormais, pendant que le chef de famille sillonne les marchés pour vendre les fromages, Ahmet gardera les brebis et veillera sur son frère – en alternance, en cas d'urgence, avec une voisine.

C'est alors que l'adolescent rencontre Aya. Arrivée d'Allemagne, promise à un mariage arrangé avec un inconnu, elle détonne immédiatement. À peine dissimulée sous son foulard, une mère rebelle dit déjà beaucoup. Aya n'a rien d'une future épouse docile. Elle aime la musique, elle aussi, et nourrit un plan – peu orthodoxe – pour échapper à un destin qu'elle refuse.

À partir de là, le film déploie avec une grande justesse son récit d'apprentissage. Georgi M. Unkovski filme le conflit générationnel sans caricature. D'un côté, les coutumes : mariages forcés, punitions, recours au guérisseur ; de l'autre, des adolescents qui découvrent téléphones portables, réseaux sociaux, et surtout la possibilité de choisir leur propre voie. Rien n'est simple, tout se

néocie, souvent dans la douleur. Mais *Le Garçon qui faisait danser les collines* ne se contente pas de ce face-à-face. À travers Aya, le film laisse émerger une parole plus frontale : celle d'un refus des cadres imposés par une société patriarcale, d'un désir d'émancipation qui ne demande plus la permission. Sans discours appuyé, le geste est là, net.

Au centre du récit, Ahmet avance à tâtons. Il découvre l'amour, impose peu à peu sa propre voix – et sa voie pour trouver sa place entre fidélité aux siens et désir d'ailleurs. La musique, omniprésente, devient un véritable langage. Elle relie, elle libère, elle permet d'exister autrement, sauf aux yeux du père, pour qui elle reste un motif de tension. La force du film tient pour beaucoup à son interprète principal, Arif Jakup, d'une justesse remarquable. Peu loquace, il fait passer une multitude d'émotions dans un regard, une hésitation, un mouvement, notamment quand la musique se fait entendre. On est touché par ce garçon aux sentiments naissants et maladroits, on rit, on se retient à grand peine, nous aussi, de danser – et l'on reste avec la sensation rare, à peine la lumière rallumée, que quelque chose continue de vibrer au-delà des images. Comme un écho discret mais tenace.

VIVALDI ET MOI

(PRIMAVERA)

Réalisé par Damiano MICHIELETTA

Italie 2025 1h50 VOSTF

avec Tecla Insolia, Michele Riondino, Valentina Bellè, Stefano Accorsi...

Scénario de Ludovica Rampoldi, d'après le roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa (Ed. Christian Bourgois)

Au début du XVIII^e siècle, l'Ospedale della Pietà, à Venise, recueille de jeunes orphelines et leur dispense une formation musicale d'une grande exigence. Derrière la rigueur et l'excellence affichées par l'institution se dissimule pourtant une réalité plus âpre : ces jeunes filles ne sont pas seulement éduquées pour jouer, elles sont aussi et surtout préparées à devenir des femmes admirées, éventuellement convoitées par des mécènes riches et puissants. Leur talent est une mise en scène publicitaire, et leur valeur évaluée au sein d'un système où l'art se mêle étroitement au contrôle social et à la hiérarchie économique. Cécilia, vingt ans, en a pleinement conscience : son avenir et la reconnaissance qu'elle peut espérer ne dépendent que peu de son talent musical, mais surtout de ce que l'institution et ses mécènes consentiront à lui accorder. La musique n'est là que pour constituer un tremplin, un passage obligé censé la propulser dans les bras d'un quelconque noble cousu d'or. Autant vous dire que cette perspective d'avenir ne l'enchanté guère (euphémisme !) même si elle ne peut que s'y résigner, ne voyant aucun moyen de s'y soustraire.

L'arrivée d'un nouveau professeur, annoncé sous le sobriquet du « prêtre roux » en raison de sa chevelure flamboyante mais qui n'est autre qu'Antonio Vivaldi, en passe de devenir célèbre, vient cependant bouleverser cette dynamique bien rodée. Son enseignement dépasse la simple maîtrise technique et va ouvrir à Cécilia les portes de l'émancipation...

Première réalisation de Damiano Michieletto, jusque-là metteur en scène d'opéra renommé, le film charme par sa délicatesse visuelle, ses costumes riches et sa mise en scène raffinée, sans oublier évidemment les œuvres de Vivaldi. Et on rassure les mélomanes, la musique de Vivaldi est bien présente dans le film, et la bande son déborde largement du cadre archiconnu des *Quatre saisons* !



NOUS L'ORCHESTRE

Film écrit et réalisé par Philippe BÉZIAT

France 2025 1h30

avec les musiciennes et musiciens de l'Orchestre de Paris, leur directeur musical Klaus Mäkelä...

FIPADOC 2026 – GRAND PRIX DU DOCUMENTAIRE MUSICAL : UN BIJOU !

« Beaucoup de gens font du cinéma en adaptant des romans. Moi je fais des films en adaptant des musiques ! » Philippe Béziat

Pour la première fois, caméras et micros se faufilent parmi les 120 musiciennes et musiciens de l'Orchestre de Paris, à la Philharmonie... *Nous l'orchestre* nous plonge ainsi dans une grande partition universelle, telle une magnifique leçon de vie et... de démocratie. Que l'on soit mélomane, musicien ou pas : qu'importe ! Chacune et chacun trouvera la porte d'entrée pour embarquer dans ce flot d'humanité, qui oblige à nager la tête haute, loin au-dessus des querelles intestines, des bassesses, du manque d'écoute ou de bienveillance. Pour donner chair à une œuvre, avancer ensemble, pas d'autre choix que de ne jamais perdre de vue le cap, le chef d'orchestre, ses moindres intentions, ses moindres gestes, ceux des autres pupitres. Ici, tous les sens sont en alerte, aucun n'est de trop, l'ouïe, la vue, le toucher... Chaque musicienne, chaque musicien a ses propres stratégies pour rester à l'écoute des pulsations voisines. C'est un défi intense que de rester soi-même tout en oubliant sa petite personne pour s'inscrire dans le collectif...

Pianissimo, le réalisateur et son équipe rendent perceptible l'invisible, transcendent les plus infimes expressions des êtres qui œuvrent ensemble, à commencer par celles de Klaus Mäkelä, le jeune chef prodige finlandais qui indique la direction, celle à suivre, celle à trouver. Un cheminement peuplé d'attentes, de doutes, de fragilités, d'espérances parfois déçues. La route est ardue, exigeante. Qu'on ne s'y trompe pas : il faut tellement plus qu'un métronome pour que 120 cœurs battent à l'unisson ! On ne peut que s'émerveiller de l'incroyable alchimie qui opère sous nos yeux, dans nos oreilles, alors qu'une vibration commune se propage de pupitre en pupitre, que crescendo montent nos frissons, un truc à faire vibrer même les pierres...

HISTOIRES PARALLÈLES



Réalisé par **Asghar FARHADI**

France 2026 2h19

avec Isabelle Huppert, Virginie Efira, Adam Bessa, Pierre Niney, Vincent Cassel, India Hair, Catherine Deneuve...

Scénario d'Asghar Farhadi et Saeed Farhadi, librement inspiré du *Décatalogue 6* – *Tu ne seras point luxurieux*, écrit par Krzysztof Kieślowski et Krzysztof Piesiewicz

**FESTIVAL DE CANNES 2026
SÉLECTION OFFICIELLE,
EN COMPÉTITION**

Tout débute dans une banale station du métro parisien. Deux regards se croisent, celui d'une femme, celui d'un homme... Une étrange sensation de connivence au milieu d'inconnus... Rien à partir de là ne sera ce que l'on aurait cru deviner, aucun personnage n'ira là où on l'attend. Nous voilà embarqués dans un scénario magistralement écrit avec, à son service, un casting impressionnant ! Notamment Virginie Efira, actrice plus caméléon que jamais, mouvante, émouvante, d'une beauté époustouflante. Elle crève l'écran sans toutefois éclipser ses complices de jeu.

Seconde scène, laquelle, a priori, n'a rien à voir avec la première : une écrivaine, Sylvie (insondable, vertigineuse Isabelle Huppert), cherche son inspiration en observant le monde, mais surtout... en espionnant ses voisins. Par où commence la fiction si ce n'est en exploitant le réel ? Bien peu soucieuse des convenances, obnubilée par la femme d'en face qui ressemble à sa mère telle que l'ont figée ses souvenirs d'enfance, elle lui prête les mêmes intentions, le même

magnétisme (Virginie Efira, évidemment !), les mêmes intrigues. Piège d'une cristallisation très proustienne : « Que connaissais-je d'Albertine ?... ». Sylvie, sans une larmichette de scrupule, d'après les gestes de sa voisine compose son personnage de roman, l'épée sans vergogne, allant jusqu'à utiliser une longue vue pour percer son intimité. Voilà notre écrivaine voyeuse qui brode un récit entre les fragments tronqués du présent et les histoires fantasmées de son pas-

sé. Il y a là, tout à la fois, quelque chose de ludique et de glaçant à la suivre dans ses délires, d'autant qu'en tant que spectatrices et spectateurs, nous pourrions faire ce qu'elle-même ne peut pas : plonger dans la réalité de l'appartement d'en face ! Nous, si lointains, avons plus de pouvoir que celle qui est la plus proche. Nous avons, par le bon vouloir du réalisateur, le privilège de découvrir l'envers du décor. Alors que Sylvie ne peut appréhender la réalité de sa voisine que par la vision, de l'autre côté de la rue, le plus important est le son ! Nina, cette femme qui l'obsède, est bruiteuse. Un autre mystère du cinéma : plus les prises de vues sont naturelles, plus elles ont souvent besoin de sons recréés artificiellement. Tandis que Nina reconstitue le flic-floc d'un troupeau pénétrant dans un lac, ses gestes sont d'une sensualité à réveiller les morts ! Ça, Sylvie le perçoit ! Par le petit bout de sa lorgnette, elle imaginera donc que les deux hommes qui travaillent avec elle (Pierre Niney et Vincent Cassel) ne peuvent s'empêcher de la convoiter l'un et l'autre...

Ce n'est qu'un début ! L'introduction d'Adam dans le récit, personnage très doux, qui vampirise son monde grâce à son imperturbable sourire, va venir, à bas bruit, bousculer l'ordre des choses. Hasards, coïncidences... tout se brouille. La réalité, laminée par un kaléidoscope invisible, va continuer de se distordre et l'arroseur pourrait bien se retrouver arrosé.

S'inspirant du génial *Décatalogue 6* de Krzysztof Kieślowski, (dont il reprend aussi l'un des thèmes musicaux), Asghar Farhadi nous offre un film complexe et fascinant, ouvrant dans notre cerveau tout un tas de petits tiroirs plus ou moins secrets, qu'on ne refermera pas si facilement...



Séance unique **jeudi 18 Juin à 20h**, suivie d'une discussion avec le réalisateur, **Joël Akafou**, et en partenariat avec l'association des **Étudiants et Stagiaires Ivoiriens de Montpellier**.

LOIN DE MOI LA COLÈRE

Film documentaire de **Joël Akafou**
France Côte d'Ivoire Burkina Fasso 2025 1h33 VOST
Avec Nabil Asli, Meriem Medjkane...

FESPACO 2025 : Prix de l'étalon de bronze de Yennenga
dans la catégorie documentaire international
CINÉMA DU RÉEL 2025 : Prix des jeunes Ciné
+ festival & Prix des bibliothèques

« Loin de moi la colère » c'est le nom de naissance de Josiane, un nom prémonitoire pour cette Ivoirienne dont nous allons découvrir l'histoire emblématique et magnifique. Le film s'ouvre par le récit choral d'un massacre. En 2011, la guerre civile en Côte d'Ivoire frappe durement le village de Ziglo. Des violences opposent communautés autochtones et populations immigrées issues du Burkina Fasso, faisant de nombreux morts. Depuis les faits, les anciens ennemis cohabitent et nombreux rescapés portent silencieusement blessures et cicatrices. Comment une société peut-elle guérir de traumatismes collectifs ? Face à l'absence de justice d'état et face à l'échec des plans de paix internationaux, Josiane, dite « Maman Jo », a décidé d'agir concrètement à sa manière. Au cœur de son village, elle a créé un espace de paroles pour les femmes de toutes les communautés. Son objectif : favoriser la réconciliation et retrouver le vivre ensemble qu'elle a connu quand elle était petite. Telle une « sage-femme », elle cherche à évacuer les douleurs et à faire accoucher des pardons sincères... C'est ce courageux travail de justice restauratrice qu'éclaire Joel Akabou, lui-même frappé par la rébellion en 2002 au centre du pays à l'âge de quinze ans. Après avoir suivi pendant cinq ans le combat engagé de Maman Jo en proie à nombreuses menaces, il dresse le portrait d'une femme qui prend soin de sa communauté en libérant avec justesse les récits encore enfouis. Et qui déploie toute son énergie pour ressouder le village à travers des actions mélangeant les diverses ethnies. Car il faut reconstruire les liens au-delà des divisions, du deuil et de la culpabilité. À travers les séquences de réunions festives, de chants, de travaux agricoles et de pêche miraculeuse, nous sommes immergés dans les problématiques foncières à la source des conflits, mais aussi dans l'imaginaire local laissant se déployer la force des contes et des croyances...

Un film comme un travail de deuil pour ce réalisateur marqué par des blessures qu'il réouvre pour mieux les penser en accompagnant Maman Jo dans son travail d'écoute et de réparation. Nous retiendrons la superbe parabole finale sur « le pardon plus fort que la haine » comme le signe d'une guérison intime et collective.



Projection unique **mercredi 24 Juin à 20h**, suivie d'une discussion avec la réalisatrice **Simone Bitton**, animée par **Michèle Driguez**.

LES MILLE ET UN JOURS DU HÂJJ EDMOND

Film documentaire de **Simone BITTON**
Maroc, France 2025 1h33

« Je suis un Juif marocain. Cela ne se discute pas », écrivait Edmond Amran El Maleh. Une phrase simple, presque sèche, qui balaie d'un revers de main bien des débats identitaires – et qui sert ici de point de départ. *Les Mille et un jours du Hâjj Edmond* n'est pas un portrait classique. Simone Bitton écrit son film à la première personne, adressé à un absent. Elle lui parle, elle doute, elle avance. Et ce faisant, elle se dévoile aussi : née au Maroc, vivant entre plusieurs langues, plusieurs appartenances, elle se définit comme « Juive arabe », une position qui, dans le monde actuel, n'a rien d'évident à tenir. « Nos voix sont nécessaires, aujourd'hui plus que jamais », dit-elle en creux. Mais à qui parler, quand celui qui incarnait cette parole n'est plus là ?

Le film bifurque alors vers ces zones où l'histoire intime rencontre la grande. Depuis *Palestine, histoire d'une terre* jusqu'à *Ziyara*, Simone Bitton travaille obstinément les questions d'exil, de mémoire, d'appartenance. Ici, elles passent par la figure d'El Maleh : farouche opposant au sionisme, militant communiste engagé dans la lutte pour l'indépendance du Maroc, passionné d'arts plastiques et témoin d'un siècle marqué par l'exil des Juifs marocains et l'exode des Palestiniens, lecteur et compagnon de route de Mahmoud Darwich, il a incarné une mémoire vibrante, tissée de récits personnels et collectifs. Un homme qui a quitté le Maroc sans jamais vraiment le quitter. Le film ne déroule pas le fil de sa vie. Il la contourne, la fragmente. Quelques précieux témoignages – une employée, des amis, un artiste –, des lectures de textes, des images d'archives... le patchwork, presque artisanal, se construit sous nos yeux, sans lisser ses coutures pour faire revivre cet érudit attachant et complexe, auquel la réalisatrice mêle son propre regard de cinéaste...

Au bout du compte, *Les Mille et un jours du Hâjj Edmond* propose, mine de rien, un geste assez simple : retourner aux textes, les lire vraiment, et voir ce qu'ils peuvent nous dire d'aujourd'hui. Un film habité par la nécessité impérieuse de faire vivre une voix plus que jamais nécessaire. (d'après Olivia Popp, *Cineuropa.org*)

NOTRE HISTOIRE : CHRONIQUES DU CAIRE



Écrit et réalisé par Abu Bakr SHAWKY
Égypte / Autriche 2025 2h02
VOSTF (arabe et anglais)
avec Amir El-Masri, Valérie Pachner,
Nelly Karim, Karim Kassem...

Voilà bien un film réjouissant, revigorant, jubilatoire... qui réveille nos zygomatiques tout en conquérant notre petit cœur sensible. Un film qui embrasse vingt ans d'histoire de l'Égypte, pays héritier d'une civilisation multi-millénaire, et qui rend un hommage chaleureux à son cinéma populaire, l'un des plus riches au monde dans les années 1950 / 1960.

Le récit est inspiré de la propre histoire du réalisateur austro-égyptien Abu Bakr Shawky et de ses aïeux. Tout commence en 1967, au cœur d'un appartement exigu mais on ne peut plus vivant du Caire, occupé par une famille hétéroclite mais soudée. Ahmed est un jeune pianiste en devenir (pour le malheur de ses voisins), flanqué de deux frères pas vraiment au diapason : Hassan, rebaptisé Hassanov parce qu'il est fan du modèle soviétique (on est sous le régime du grand Nasser), et Sharaf, passionné de football malgré son absence totale de talent pour le ballon rond, et fan du club de Zamalek. Il y a aussi le père, Ragheb, fonctionnaire consciencieux au ministère de l'Agriculture dont la mission est de reboiser le

désert, et la mère, Fairouz, qui, malgré un environnement très patriarcal assume tranquillement son rôle de clef de voûte du foyer. Et comme si l'appartement n'était pas déjà assez peuplé comme ça, il accueille les soirs de match les oncles (dont un qui est systématiquement accusé de porter la poisse à l'équipe de Zamalek) et les voisins...

Deux événements marquent cette année 1967. L'un est collectif et inquiétant : les prémices de la Guerre des Six jours et la possible conscription des jeunes Égyptiens. L'autre est intime et heureux : le début pour Ahmed d'une correspondance amicale puis amoureuse avec Elizabeth, une étudiante en littérature qui vit en Autriche. Elizabeth qu'Ahmed rejoindra quelques années plus tard à Vienne, pour tenter d'y mener sa vie amoureuse et musicale : le jeune homme fera connaissance avec une famille autrichienne tout aussi gentiment dysfonctionnelle que la sienne, et devra affronter un prof de musique passablement décourageant et raciste... Mais on verra qu'il n'en a pas fini avec Le Caire...

Sur deux décennies, le film égrène en cinq chapitres tout à la fois les événements importants du pays : la Guerre des Six jours, les révoltes économiques de 1977 qui entraînent la démission sur-

prise de Nasser, l'avènement d'Anouar El Sadate, les accords de Camp David avec Israël, l'assassinat de Sadate ; et les événements familiaux : le mariage d'Ahmed, la naissance d'un enfant, les ennuis du père suite à une phrase maladroite dans une interview...

Certains trouveront peut-être que les acteurs en font des tonnes, mais c'est la grande tradition des films égyptiens de l'âge d'or. Et de fait on se laisse emporter, entre rire et émotion, par cette saga familiale aux multiples rebondissements, drôles ou tragiques, le tout servi par une caméra dynamique et un montage très rythmé. À travers les relations familiales, à travers les personnages formidablement attachants, Abu Bakr Shawky parvient à donner une image juste et lucide de l'évolution de son pays pendant deux décennies décisives, entre la présidence de Nasser et l'arrivée de Moubarak : il montre les paradoxes idéologiques entre le marxisme de Nasser et le néolibéralisme qui gagne du terrain, la corruption omniprésente mais que l'on doit taire, la répression exercée par les régimes successifs mais aussi l'affection démesurée que portèrent les Égyptiens à Nasser ou à Sadate...

Voilà un grand film populaire, généreux et intelligent, comme on en voit trop peu : ne boudons surtout pas notre plaisir !



MISS MERMAID

Réalisé par **Pauline BRUNNER**
et **Marion VERLÉ**

France / Belgique 2025 1h32
avec Aloïse Sauvage, Thomas VDB,
Annie Mercier, Alison Wheeler...

Scénario de **Pauline Brunner**,
Marion Verlé et **Marie Eynard**

Premier film d'une « hydre à deux têtes » comme aiment à se définir elles-mêmes Pauline Brunner et Marion Verlé, voici une bien délicieuse comédie sociale comme on les aime ! Avec un talent certain pour le burlesque, une vive intelligence pour raconter en douce une réalité sociale féroce et une profonde tendresse pour des personnages malmenés par la précarité du monde du travail, l'hypocrisie des familles ou la pêche intensive, *Miss Mermaid* a tout du film épatant qui vous met en joie : modeste et généreux, fraternel et drôle, engagé mais sans donner de leçons.

Fanny, quand on la voit, on ne l'imagine pas spontanément en « Miss mermaid », en Miss sirène. Frêle plutôt qu'athlétique, le cheveu mi-court et terne plutôt que long et soyeux, pas de paillettes autour des yeux ni de bleu irisé sur les lèvres...

Fraîchement divorcée – quelle connerie aussi que de se mettre la bague au doigt à dix-neuf ans ! –, elle a la trentaine un peu triste, un canapé en skaï comme ultime relique de son mariage qui a pris l'eau et cumule des emplois précaires, le jour comme femme de ménage dans les villas louées par des vacanciers qu'elle prendra soin de ne jamais croiser, la nuit comme nettoyeuse au karcher dans une fabrique de conserves de poisson. Tout aurait pu ainsi s'écouler tristement dans la demeure familiale retrouvée faute de pouvoir se payer un loyer si elle n'avait pas croisé le regard (pour le coup artistiquement pailleté) d'Anémone.

Anémone, c'est la sirène bien sûr (géniale Alisson Wheeler), l'une des rares sirènes professionnelles françaises. Soudain, c'est tout un univers qui s'ouvre alors à Fanny : le monde du « mermaiding ». Avec ses queues de sirène en silicone de quinze kilos qui coûtent un bras, ses tutos maquillage holographiques, ses chorégraphies aquatiques enchantées, mais aussi sa bienveillance, sa simplicité... Fini les ex toxiques, les crédits à rembourser, les boîtes d'intérim à la con. Et après tout, pourquoi pas

elle ? Poussée par sa copine d'usine Paupiette, quarante ans de boîtes de conserve au compteur et une gouaille digne d'Arletty, Fanny cède à l'envie irrésistible de mettre un peu de rêve dans sa vie : la voilà qui franchit le pas pour devenir Nini la Sirène ! Elle se teint les cheveux en rose, s'abonne à la piscine municipale, commence un entraînement sportif sur ses deux lieux de travail et apprend l'apnée pour nager à l'aise dans les eaux salées. Objectif : le prochain concours international de sirènes qui se tiendra à Bilbao. Tout le monde – à commencer par ses parents et son ex – la croient tarée, mais elle sait pouvoir compter sur l'amitié indéfectible de Paupiette – qui reçoit plus d'affection de ses trois chats que de son fils et de ses petits-enfants et qui préfère finir au fond du port de Fécamp plutôt qu'en Ehpad – et de Tintin (Thomas VDB, irrésistible), marin grande gueule engagé contre le lobby de la pêche industrielle qui détruit les fonds marins et lui pique son gagnepain. Cette communauté du diadème, des coquillages et des perles qui brillent va tout faire pour aller au bout du rêve de Fanny, qui trouvera quant à elle au fond de la piscine, non pas un petit pull marine, mais mille fois mieux : la liberté d'être qui elle veut et d'être heureuse ainsi, sans mari, sans projet d'enfants, sans crédit immobilier sur quarante-cinq ans...

IN WAVES



Film d'animation réalisé
par **Phuong Mai NGUYEN**

France 2025 1h31

Scénario de **Fanny Burdino et Samuel
Doux**, d'après le roman graphique de
AJ DUNGO (Editions Casterman)

**TRÈS BEAU FILM D'ANIMATION
POUR ADULTES ET ADOS**

L'expression consacrée n'est-elle pas « tomber amoureux » ? AJ en fait littéralement l'expérience lors de la fête du lycée, en trébuchant et s'étalant de tout son long sur celle qui occupera bientôt toutes ses pensées : Kristen. Le temps qui ralentit, le cœur qui s'accélère. Pas de doute, quelque chose de fort se passe entre ces deux-là. À seize ans, AJ n'a jamais rien ressenti de tel. Lui qui ne s'intéresse qu'au dessin – dans la pratique duquel il excelle – et à sa planche de skate – à laquelle il consacre le plus clair de son temps libre –, le voilà submergé par les nouvelles sensations qui l'assaillent. Premiers émois, premiers textos envoyés en attendant, fébrile, une réponse... Se sentir immensément ridicule, mais espérer pourtant.

Jusqu'au jour où, par l'entremise de Jeff, le frangin de la belle qui colonise désormais tout son carnet à dessins, la rencontre a lieu. Enfin. Et on peut dire que Kristen est du genre à foncer, à ne pas tergiverser avant d'agir. AJ a une peur panique de l'eau ? Pas question pour autant de passer à côté du bonheur de surfer : elle l'emmène se baigner et le fait monter sur une planche, coûte-que-coûte. L'adrénaline, l'excitation, le bonheur d'arriver à se lever sur ce bout de bois porté par les vagues : rien n'est comparable à cette sensation d'être totalement libre, de s'envoler. C'est comme si le temps se figeait dans cet instant de plénitude et de fierté. Les vagues s'enchaînent, les chutes aussi. Tomber, être submergé par les flots,

mais toujours se relever, inlassablement sortir la tête de l'eau pour remonter sur cette planche qu'est la Vie.

C'est un autre genre de déferlante, une vague scélérate qui va pourtant renverser Kristen, réveillée au beau milieu de la nuit par une terrible douleur à la jambe. Les mots terribles sont rapidement lâchés : cancer, amputation. Forcée par le surf et portée par un mental en titane, la jeune fille retrouve vite le moral, portée par son envie de vivre, de ne pas se noyer, de profiter de son amour pour AJ. Seulement, on a beau essayer de rester à la surface, les profondeurs font parfois tout pour nous attirer dans les abysses...

C'est magnifique, tendre et touchant. L'omniprésence de l'eau offre une fluidité et une poésie qu'il serait impossible d'exprimer autrement que par l'animation. Adapté du tout aussi superbe et bouleversant roman graphique écrit et dessiné par AJ DUNGO, qui raconte sa

propre histoire et celle de Kristen, *In waves* nous plonge littéralement dans un grand bain de résilience et de courage. Cette histoire de rencontre amoureuse et de surf est une véritable ode à la vie. Kristen, joyeuse, drôle lumineuse, contraste avec AJ, plus introverti et discret, avec qui elle s'engage dans cet apprentissage de la vie. Des dessins de l'œuvre originale sont directement insérés dans le film, ajoutant encore à sa dimension merveilleuse. « Je souhaitais réaliser un film qui mette en lumière la douceur et la résilience qui émanent de ce couple et de ce groupe d'amis, et que, même à l'issue de ce drame, on ressente chez les personnages une urgence à vivre et à croire en l'avenir. » Pari réussi haut la main par Phuong Mai Nguyen, qui partage avec nous cette évidence que, malgré les coups durs et le chagrin qui peuvent venir par vagues, l'important est de garder la tête hors de l'eau et de continuer de surfer, de rêver, de vivre.





LA VÉNUS ÉLECTRIQUE

Réalisé par Pierre SALVADORI

France 2026 2h02

avec Pio Marmaï, Anaïs Demoustier, Gilles Lellouche, Vimala Pons, Gustave Kervern, Madeleine Baudot...

Scénario de Benjamin Charbit, Benoît Graffin et Pierre Salvadori

**FESTIVAL DE CANNES 2026 :
FILM D'OUVERTURE**

Le cinéma de Pierre Salvadori, on l'aime d'amour, depuis toujours. Depuis *Cible émue* et *Les Apprentis*... Il y a dans ses films une merveilleuse fantaisie, une infinie tendresse et cette chose si précieuse : la liberté (*En liberté*, c'était le titre de son formidable avant-dernier film (2017), ça lui allait comme un gant). *La Vénus électrique* est une de ses plus belles réussites. Ce que le cinéma peut nous offrir de mieux quand la recette fonctionne, quand la magie opère et que le voyage dans le temps nous cueille comme des gamins embarqués dans un tour de grand huit à la fête foraine. C'est drôle, c'est joyeux, c'est touchant, c'est rythmé, c'est du beau grand cinéma qui nous fait nous sentir vivants. Autant dire un salvateur antidote à la déprimante actualité !

Puisqu'on parle de fête foraine, entrons donc dans celle qui, en cet an de grâce 1928, se tient aux portes de Paris. La

première guerre est déjà loin, la seconde inimaginable et l'on profite de la vie de ces années folles où tout n'est qu'art, effervescence, divertissement. Chez les forains, entre la femme à barbe et la roulotte de Madame Claudia qui promet pour quelques sous un contact en ligne directe avec vos chers défunts, une attraction tout particulièrement attire les foules : *La Vénus électrifcata*. Ici, Messieurs, laissez-vous porter par la puissance du baiser électrique qui vous fera voir mille et une étoiles et vous laissera sur les lèvres le goût du coup de foudre qui, niveau voltage, n'aura jamais aussi bien porté son nom. Ce n'est pas moi qui le dit mais le maître du numéro (Gustave Kervern inoubliable dans la scène du « regard amoureux ») qui harangue le chaland. Il faut dire que Vénus (Anaïs Demoustier), avec ou sans ampérage, est tout ce qu'il y a de charmant avec son petit carré à la garçonne, son parler franc et son allure de titi parisien.

Mais loin des baisers vendus, cette Vénus qui n'a pas de barrière, Suzanne de son vrai nom, ne rêve que de se faire la malle, de s'affranchir de ce maître tyrannique. En attendant des jours meilleurs, elle adoucit sa condition en se faufilant dans les roulettes, pour piquer une clope ou boire un coup. C'est ainsi qu'elle tombe sur Antoine Balestro

(Pio Marmaï), jeune peintre en vogue qui n'arrive plus à travailler, convaincu d'être responsable du décès de son épouse, et qui tente d'entrer en contact avec elle par l'intermédiaire de Madame Claudia, la médium citée plus haut. Prise de cours mais pas d'inspiration, Suzanne se fait passer pour la défunte. À cette époque où le spiritisme est très en vogue et où les tables tournantes et les esprits cogneurs s'invitent bien volontiers dans les salons mondains, Antoine ne marche pas : il cavale ! Et s'il retrouve enfin le goût de la peinture, ce n'est pas Armand, son ami et galeriste, qui s'en plaindra. Somme toute, le subterfuge profite à tout ce petit monde...

Le mensonge, l'ambiguïté, les faux-semblants, l'attrait pour les spectacles populaires irriguent cette œuvre fidèle au cinéma poétique de Pierre Salvadori qui mêle comme personne liberté narrative, mélancolie et humour. S'inspirant de la comédie hollywoodienne de la grande époque – rythme vif, qui-proquos en chaîne, précision de l'écriture et de la mise en scène –, ce fervent admirateur d'Ernst Lubitsch, Billy Wilder ou Blake Edwards nous embarque dans un univers romanesque singulier, qui explore les relations humaines et les fragilités de personnages cabossés dans leur quête du bonheur. Un régal.

SEULE LA VIE



(VIER MINUS DREI)

Réalisé par Adrian GOIGINGER

Autriche 2025 2h01 **VOSTF**

avec Valerie Pachner, Robert Stadlober, Stefanie Reinsperger, Hanno Koffler...

Scénario de Senad Halilbašić, d'après le roman autobiographique de Barbara Pachi-Eberhart

BERLINALE 2026 : PRIX DU PUBLIC

Commençons par la fin, comme le fait le film, pour dire ses purs moments de grâce, qui tiennent notamment à un métier méconnu, ou plutôt faussement connu, celui de clown. Que dis-je un métier ! Plus qu'un emploi : une passion, une façon d'être, à la vie, aux autres, à soi-même. *Seule la vie* célèbre ces drôles de comédiens-contorsionnistes-jongleurs-magiciens qui, acrobatiquement maladroitement, bariolés de toutes les couleurs, s'efforcent d'enchanter les pistes aux étoiles mais aussi, dans un registre plus quotidien, de mettre un peu de vie, de rêve, d'humour, de poésie dans les lieux qui en sont dépourvus, comme les chambres tristes des enfants hospitalisés... « Si un comédien joue plusieurs personnages, un clown n'en a qu'un »... dont on (re)découvre qu'il s'enrichit de ses failles secrètes... C'est toute une humanité bigarrée, un cortège joyeux, qui se déploie sous nos yeux, transbahutant son lot de tristesse, la ca-

mouflant sous des oripeaux drolatiques, transcendant perpétuellement ses blessures pour mieux les panser.

Barbara qui rêvait, avec son joli minois, d'être actrice (c'est plus glorieux) n'aurait jamais songé à devenir clown. C'était compter sans les hasards de la vie et des rencontres, les échecs cuisants des auditions, le compagnonnage amoureux... mais n'anticipons pas : tout cela se découvrira rétrospectivement, dans la douceur de flash-back ouatés et dorés. Pour l'heure, c'est dans la lumière crue d'un pénible embouteillage que l'on fait connaissance avec notre héroïne. Son téléphone sonne. Très imprudemment Barbara décroche, on craint pour elle un accident. De fait un accident a bien eu lieu, mais ailleurs, pas pour elle, peut-être pour les siens ? L'amie qui l'appelle apporte peu de précisions, elle a juste entendu parler du camion d'un clown renversé... Peut-être une coïncidence, mais il y n'y a pas tant de comédiens à nez rouge que ça dans le coin... Réfrénant mal son inquiétude grandissante, Barbara appelle sans discontinuer le portable désespérément muet d'Heli, son mari, laisse quantité de messages...

Un lit d'hôpital plus loin. Le temps est suspendu au tempo d'un monitoring qui marque les battements des cœurs des survivants... Barbara est sonnée, toutes

les paroles inutiles tourbillonnent autour d'elle. Celles des grands-parents qui se raccrochent à la religion, celles des soignants aux termes impitoyablement précis. Celles des clowns absents. Alors qu'habituellement elle fait rire les enfants malades, par un étrange coup du sort, la voilà passée de l'autre côté de la scène, celle des personnes souffrantes à accompagner. Mais haut les cœurs ! Avec une force époustouflante, Barbara se raccroche à chaque brin de vie. Le moindre de ses gestes résonne comme une ode à ce qu'il y a de plus précieux, une ode à tous les plaisirs minuscules, à toutes les premières fois... Barbara, quoi qu'il arrive, prend le parti de rester riche de ses belles et grandes histoires d'amour... pour un homme, pour deux mioches, pour une tripotée d'amis hauts en couleur et rigolards. Et, on le sait, la mort ne peut pas tuer les grandes histoires d'amour.

Seule la vie, c'est la vie avant tout. Pas seulement celle qui « doit continuer ». Juste celle qu'il faut mordre à pleines dents avec un appétit gourmand en refusant de se laisser écraser par le poids du ciel quand il vient à tomber sur nos têtes. S'autoriser le bonheur, envers et contre tout. Que voilà un film lumineux, qui fait du bien – et qui bouscule avec fougue quelques clichés éculés sur l'irréparable deuil.

L'ÊTRE AIMÉ



(EL SER QUERIDO)

Réalisé par **Rodrigo SOROGOYEN**

Espagne 2025 2h15 **VOSTF**
avec Javier Bardem, Victoria Luengo, Raul Arévalo, Marina Fois, Miguel Garcés...

Scénario de **Rodrigo Sorogoyen**
et **Isabel Peña**

FESTIVAL DE CANNES 2026 :
SÉLECTION OFFICIELLE,
EN COMPÉTITION

Bon sang ! Se retrouver dans une salle de projection professionnelle, découvrir un film sans le plus petit indice (pour cause de black-out – on ne rigole pas avec la « sélection officielle » du Festival de Cannes) et atterrir deux heures quinze plus tard au milieu d'un public sidéré, s'ébrouer, reprendre son souffle, se dire qu'on vient de découvrir « quelque chose », un film puissant et sublime. Qu'importent les festivals, les palmarès... Que cet *Être aimé* soit une toute première rencontre ou que vous connaissiez le cinéma tendu, complexe et exigeant de Rodrigo Sorogoyen, je vous fiche mon billet que vous allez vous laisser cueillir, vous prendre une belle et vigoureuse claque de cinéma ! De nombreux spectateurs ont découvert le cinéaste espagnol avec *As Bestas* (en 2022) ou, plus récemment encore, avec la série *Los años nuevos* sur Arte, mais on le suit depuis *Que Dios nos perdona* en 2017 et on l'aime encore plus depuis *El Reino* (2019) et *Madre* (2020)...

Ce nouveau film, *El Ser querido*, c'est beau, c'est fort : dans le fond, dans la forme, dans les interstices de chaque plan, dans les regards de feu et de glace des personnages, dans la respiration des comédiens ou dans le souffle d'une mise en scène à la beauté rugueuse. La plongée est intense et le terrain de jeu, infini, explorant dans un même élan sous plusieurs strates les méandres d'une relation orpheline qui tente de renaître à la vie et le cheminement tortueux d'un artiste au cœur de sa création. En toile de fond, les coulisses d'un tournage, les rapports de domination – et, d'une certaine manière, la fin de l'ère de la masculinité toute puissante.

Dans la première scène, un plan-séquence époustouflant et prémonitoire, la caméra se pose sur le regard fébrile d'Esteban Martinez. Réalisateur estimé et mondialement connu dont la maturité auréolée d'un Oscar laisse à penser qu'il n'a plus rien à prouver, Esteban est plus nerveux qu'un jeune amoureux. Et s'il se trompait ? S'il faisait fausse route ? S'il était trop tard ? Mais Emilia est arrivée au rendez-vous et se tient face à lui. Une conversation, maladroite, tendue, commence. Elle a le même regard un peu inquiet – et pour elle aussi, le verbe est hésitant... Ils savent tous deux que les mots, une fois prononcés, seront livrés en pâture aux sentiments contradictoires, aux émotions peut-être violentes, sans retour en arrière possible. Mais Esteban ne va pas flancher : il s'apprête à tourner son prochain film et celle qu'il

veut pour incarner le personnage principal est cette comédienne peu connue à la trentaine incertaine, qui se tient face à lui : sa fille Emilia, qu'il n'a pas revue depuis treize années...

On les retrouve quelques mois plus tard, dans le paysage désertique des Iles Canaries pour le premier jour de tournage du film, « une histoire d'abandon, une histoire de trahison, une histoire d'amour entre des gens qui ne peuvent pas se regarder droit dans les yeux »... Cette histoire qu'Esteban a laissée s'enfuir et sur laquelle il tente aujourd'hui de reprendre le pouvoir par la mise en scène. Une histoire dont il ne connaîtra jamais la saveur mais qu'il tente de goûter par procuration. Une histoire qu'il tente de réécrire au présent comme on panse une plaie. Mais plus le metteur en scène fait démonstration de sa puissance, exerçant sur son équipe une autorité teintée de paternalisme, plus en l'homme s'ouvre la brèche, comme un film négatif remontant du passé, révélant une fragilité trop longtemps enfouie. La maîtrise impressionnante du récit et de la mise en scène, la précision de chaque plan, l'usage impeccable, toujours justifié, des changements de format, des filtres... ne laissent jamais le spectateur se perdre dans l'artifice d'une si éclatante virtuosité. Cette maîtrise lui offre au contraire, avec une grâce infinie, l'émotion à l'état brut des tourments tus qui osent enfin s'affronter entre un père et une fille étrangers l'un à l'autre. Comme ses deux comédiens, le film est magistral.



ULYSSE

Écrit et réalisé par Laetitia MASSON
France 2026 1h37
avec Élodie Bouchez, Stanislas Merhar, Romane Bohringer, Gringe, Alphonse Roberts...

**FESTIVAL DE CANNES 2026 :
SÉLECTION OFFICIELLE, CLÔTURE
UN CERTAIN REGARD**

Avant d'être un titre, Ulysse est le prénom d'une petite créature, d'abord embryon, puis petit garçon, appelé sans coup férir à devenir un homme. Quand bien même cet Ulysse-là ne serait pas de ces guerriers pour lesquels on écrit *L'Odyssée*, son courage n'en est pas moins remarquable. Son parcours est celui de la multitude de héros anonymes et ordinaires, méconnus de la grande Histoire. Mais point d'aventure héroïque sans un équipage composé de vaillants compagnons : c'est ainsi que la geste de notre Ulysse s'inscrit dans une véritable épopée familiale, qui charrie son lot de bravoure, de contradictions, de désen-

chantements et de victoires ! Peut-être la vie appartient-elle à ceux et celles qui refusent la résignation ?

Tout commence de la façon la plus banale du monde : un couple (il est pianiste, elle est chercheuse en sociologie), un test de grossesse et, très vite, un nourrisson. Un p'tit gars, pour la plus grande joie du papa. On accélère... C'est l'heure des premiers mots, des premiers pas... qui ne viennent pas. Du moins pas dans les délais prévus par les pédiatres. Plus petit, plus malingre que les autres, il s'avère qu'Ulysse est un bébé « pas pressé ». Qu'importe, Alice (Élodie Bouchez, lumineuse, subtile...), sa mère, ne le sera pas non plus, bien décidée à ne pas contraindre mais à accompagner, entourer, à rester placide, patiente, souriante... Elle enveloppe son petit bonhomme de toute la douceur, de toute l'harmonie possibles et... de toute sa combativité ! Elle « élève » son fils avec pour seul mantra : lui accorder toute sa confiance. Un cap dont elle ne dévie pas d'un pouce, même à l'annonce du diagnostic. Quel diagnostic ? L'un de ceux destinés à rester vague, un truc imprononçable, « syndrome génétique » qui vous renvoie principalement à des batteries d'examen, vous plonge dans un océan d'incertitudes. Auxquelles Alice oppose ses propres certitudes. Se ressourçant quand il faut

auprès de sa meilleure amie (la si chaleureuse Romane Bohringer !), elle aide son fils à gagner en autonomie, ne lâche rien, jamais, prête à affronter et persuader la terre entière – à commencer par son compagnon Luc (Stanislas Merhar, tout aussi subtil...), qui a une approche tellement différente...

Cet Ulysse, que la réalisatrice nous invite à rencontrer et observer au-delà de son handicap, c'est de la poésie, du bonheur et du rêve à l'état brut. Une de ses plus belles aptitudes (partagée avec l'acteur qui l'interprète, qui n'est autre, dans le moment adolescent de son personnage, que le propre fils de Laetitia Masson), c'est de « trouver des sources de joie inépuisables » dans les petites choses de la vie. Car si l'intrigue est bel et bien une fiction, elle sonne particulièrement juste en puisant dans l'expérience personnelle du duo mère-fils, dans son intimité. Le film nous place à hauteur du regard de l'enfant, qui encaisse les discours surplombants. Il interroge avec une bienveillance constructive et salutaire les dérives d'un système mercantile prétendument « inclusif ». *Ulysse* est une invitation à (ré) éduquer notre regard, à accueillir les singularités, à refuser toute forme de discrimination sociale. C'est un film qui fait du bien aux neurones et au moral, dont il faut s'emparer !

L'ILLUSION DE YAKUSHIMA

et des enfants meurent, parfois après des années d'espoir vain. Corry se bat avec une détermination tranquille pour sauver ces vies, argumentant auprès de collègues partagés entre scepticisme et résignation. Mais sa vie à elle bascule lorsque Jin, son compagnon photographe, rencontré trois ans auparavant sur l'île de Yakushima lors d'une randonnée dans les forêts luxuriantes, disparaît soudainement. Entre son combat professionnel pour maintenir des enfants en vie et sa quête personnelle d'un homme peut-être disparu à jamais, Corry se retrouve confrontée à la question vertigineuse : quand faut-il accepter qu'une vie s'est éteinte ?

Kawase déploie son lyrisme visuel habituel... Les forêts de Yakushima deviennent des espaces presque oniriques où la frontière entre réel et illusion se brouille. La photographie est d'une limpidité envoûtante, même si l'esthétique lumineuse du film peut parfois basculer dans l'emphase. Mais cette sensualité visuelle ne tombe jamais dans le mélodrame facile. Kawase fait preuve d'une habileté digne de son compatriote Hirokazu Kore-eda, notamment dans sa direction des jeunes acteurs de sa distribution, et livre une résolution humaniste sans verser dans le sentimentalisme.

La narration glisse entre présent et passé avec une fluidité qui reflète l'état mental de Corry, de 2022 à 2025. On la voit aujourd'hui faire ses rondes à l'hôpital, dispensant une douceur rassurante aux enfants et à leurs familles angoissées, puis on remonte trois ans en arrière lors de sa rencontre avec Jin. Ce montage non-linéaire peut sembler parfois capricieux, revenant sur des points narratifs déjà implicites, mais il permet de tisser subtilement les deux niveaux du récit : le combat médical et la perte personnelle.

Vicky Krieps porte le film sur ses épaules avec une maîtrise bouleversante. Sa performance offre un courant stable et stoïque de chagrin inexprimé, même lorsqu'elle prononce des répliques exigeantes. L'actrice incarne la gentillesse, le deuil, la détermination et la fragilité, manifestement à l'aise sous le regard intense de Kawase. Face à elle, Kan'ichirô compose un Jin taciturne et mélancolique dont la présence hante le film même après sa disparition. Leur chimie repose sur un calme partagé, une compréhension mutuelle de la perte qui rend leur séparation d'autant plus déchirante. *L'illusion de Yakushima* interroge ce qui demeure quand tout s'évanouit. À travers l'histoire de Corry, la cinéaste nous rappelle que la connexion humaine, même éphémère, même illusoire, reste ce qui nous maintient en vie. Et que parfois, sauver un cœur, c'est aussi apprendre à en porter l'absence. (Sam Nøllithørpe, lebleudumiroir.fr)



BAIT

**Produit, écrit, filmé, réalisé
et mis en musique par Mark JENKIN**

GB 2019 1h29 **VOSTF**

avec Edward Rowe, Simon Shepherd,
Mary Woodvine, Gilles King, Chloe Endean...

Il est des cinéastes indéfectiblement rattachés à une ville, un lieu ou un territoire : Fellini ou Nanni Moretti à Rome, Kaurismäki à Helsinki, le canadien Guy Maddin à la (trop sous-estimée) ville glaciale de Winnipeg... L'encore méconnu mais infiniment singulier Mark Jenkin (découvert chez nous en 2024 avec *Enys men*), lui, ce sont les Cornouailles. Cette région grande bretonne sauvage dans laquelle tout breton hexagonal, tout particulièrement finistérien, se sentira immédiatement comme chez lui tant ses falaises et ses petits ports de pêche hors du temps évoquent la baie de Douarnenez, le cap Sizun ou la pointe du Raz.

Martin, gaillard aussi solide que taciturne, est un pêcheur sans bateau, depuis que son frère a repris le navire familial pour balader les touristes le long de la côte, une activité bien plus lucrative. De même, la maison de famille sur le port a été vendue à des riches Londoniens qui ne l'occupent qu'en villégiature, et louent en Airbnb l'annexe, ancienne remise à filets, à d'autres touristes moins argentés. Martin pratique donc la pêche depuis la plage, vend quelques bars au pub local, espérant économiser suffisamment – à l'ancienne : il met de côté des billets dans une boîte à biscuits – pour un jour racheter un bateau.

Bait met en scène la lutte de deux classes que tout oppose. Entre Martin, encombré de son vieux pick-up qu'il ne peut plus garer au port, et la famille de Londoniens et ses locaux estivaux, le fossé semble infranchissable. Aux gestes opiniâtres du travail très matinal de l'ouvrier (qui dérangent forcément les touristes, certes soucieux d'authenticité mais surtout de leur calme et de leur confort) s'oppose ceux, non-chalants, des vacanciers rangeant leurs bouteilles de mousses au frigo en vue de leurs fêtes insouciantes. Cette histoire de territoire et de mode de vie à défendre, Marc Jenkin la filme avec une invention constante, une image brute, un montage déstabilisant, une narration fragmentée.



LE VERTIGE



Écrit et réalisé par Quentin DUPIEUX
France 2026 1h02
avec Alain Chabat,
Jonathan Cohen, Anaïs Demoustier,
Jean-Marie Winling...

**FESTIVAL DE CANNES 2026 :
CLÔTURE DE LA QUINZAINE
DES CINÉASTES**

Depuis bientôt vingt ans le fantasme, et on ne peut plus productif Quentin Dupieux, cinéaste mais aussi DJ (sous le pseudonyme de Mr Oizo) et producteur musical, nous revient deux fois l'an, avec une régularité quasi métronomique, pour dynamiter le cinéma français à grands coups d'attentats cinématographiques surréalistes, voire dadaïstes – scénarios étiques dialogués comme des cadavres exquis, mise en scène minimaliste, castings de stars, références générationnelles de sous-pop-culture à gogo... Et depuis vingt ans on se demande avec la même constance si, à l'instar de Dalí auquel il a consacré un film, ce gars-là est un visionnaire (génial) ou un escroc (génial). Il manquait à son actif d'avoir laissé son empreinte déglinguée sur le film d'animation : l'oubli est réparé avec *Le Vertige*. Mais évidemment, le cinéma d'animation à la sauce Quentin Dupieux est définitivement hors-normes, barré, ailleurs...

Si, dans les années 2000, vous avez exploré les infinies possibilités du net, vous n'avez pas pu passer à côté des Sims – ce jeu de simulation vaguement réaliste, d'une rare indigence graphique, précurseur des jeux dits « Bac-

à-Sable » : des univers connectés, sans narration, où via leurs alter-ego virtuels, les joueurs et joueuses reproduisent ou réinventent dans un monde pixelisé à outrance leurs interactions sociales, professionnelles, amoureuses... L'idée de « faire du cinéma » dans les univers ludiques en ligne, aux ressources quasi-illimitées, n'est pas nouvelle – cette technique a même un nom : le machinima (on vous invite à découvrir le stimulant *Knit's island*, ainsi que la série réa-

lisée par les mêmes auteurs pour Arte *La Vraie vie*). C'est évidemment la voie (étroite) choisie par l'ami Dupieux : graphiquement sommaire, esthétiquement discutable, peu coûteux... ça lui va comme un gant et c'est le support idéal pour (se) poser des questions métaphysiques lynchiennes plutôt rigolotes – par exemple : le monde que nous percevons est-il réel ? Ou sommes nous des personnages dans la modélisation virtuelle d'un gamer sans inspiration ?

Nous sommes au petit matin, dans un succédané minimaliste de Paris, et Jacques (qui a le visage approximatif et la voix d'Alain Chabat) s'avance d'un bon pas – quoique saccadé et un chouia robotique, animation Sims oblige – vers le domicile de son ami Bruno (dont la tronche passablement déformée rappelle celle de Jonathan Cohen) pour lui faire une grande révélation : nous ne vivons pas dans un monde réel mais virtuel, et il en a les preuves. Un brin dubitatif, Bruno est embarqué par Jacques vers le square le plus proche où, derrière un buisson et sous une plaque d'égoût, un malheureux pigeon semble voler en position stationnaire depuis toujours... Lorsque l'épouse de Bruno (Anaïs Desmoustier) accouche brutalement sur le sol d'un enfant dépourvu de cordon ombilical, Jacques est convaincu de tenir une nouvelle preuve des « bugs » de la matrice qui génère le monde...

Au-delà de la provocation et de l'absurde, au-delà de l'audace de jouer sur la laideur graphique et le bricolage de l'animation, Quentin Dupieux soulève par ses déconnades une réflexion passionnante sur notre civilisation et ses dérives, le complotisme, les fake-news et les dangers saillants de l'intelligence artificielle. Et livre en une petite heure jubilatoire une farce incisive qui se moque joyeusement des gourous de la « tech ».





5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ST ELOI ET TRAM 5 UNIVERSITÉ • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

L'ILLUSION DE YAKUSHIMA



Écrit et réalisé par Naomi KAWASE
Japon 2025 2h02 **VOSTF**
avec Vicky Krieps, Kan'ichirô, Ojiro Nakamura, Misaki Kakano, Haruto Tsuchiya, Ukyo Todoshi...

Cinq ans après *True mothers*, Naomi Kawase revient avec *L'illusion de Yakushima*. La cinéaste japonaise, habituée à explorer les zones troubles de

l'âme humaine et les tabous de la société nippone, poursuit ici sa réflexion sur le deuil et la connexion entre les êtres, thèmes récurrents d'une œuvre qui mêle avec une grâce rare la poésie visuelle à l'introspection fragile. Tandis que Vicky Krieps, après son immense prestation dans *Love me tender*, trouve en Kawase une complice idéale pour incarner les nuances de la perte et de la résistance.

Corry, spécialiste française des transplantations cardiaques pédiatriques, travaille dans un hôpital de Kobe où elle se heurte à la résistance culturelle du Japon face au don d'organes. Dans un pays où la mort cérébrale n'est reconnue officiellement comme une mort définitive que depuis 1997, où les familles hésitent à donner leur consentement, les listes d'attente s'allongent déraisonnablement

N°181 du 10 juin au 14 juillet 2026 • Entrée : 7€ • 1^{re} séance à 4,50€ • Abonnement : 50€ les dix places